

L'ECHARP
ENTENTE DES CERCLES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU ROMAN PAÏS
EN PARTENARIAT AVEC

LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DU BRABANT WALLON – FWB

ET

LE CENTRE ALBERT MARINUS

VOUS PRÉSENTE CE NUMÉRO DE LA REVUE « LE FOLKLORE BRABANÇON »

**CRÉÉE PAR ALBERT MARINUS ET PUBLIÉE (VOIR DATE DU N°) PAR LE SERVICE DE RECHERCHES
HISTORIQUES ET FOLKLORIQUES DE LA PROVINCE DU BRABANT**

NUMÉRISATION RÉALISÉE EN 2022 PAR WILFRED BURIE, ECHARP

**Bibliothèque Centrale du
Brabant Wallon – FWB**

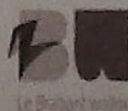
Place Albert 1er, 1 - 1400
Nivelles
+32 67/893.589
bibcentrale.mediation@cfwb.be
www.escapages.cfwb.be

Echarp

Entente des Cercles
d'Histoire et d'Archéologie
du Roman Païis
+32 479/245.148
echarp@gmail.com
www.echarp.be

Centre Albert Marinus

Musée communal de Woluwe
-Saint-Lambert
40, rue de la Charrette
1200 Bruxelles
+32 2/762.62.14
fondationmarinus@hotmail.com
www.albertmarinus.org



Avec le soutien de la
Province de
Brabant Wallon

N° 67

12^e année n° 67

Prix 6 fr.

**Bulletin du Service de Recherches
Historiques et Folkloriques du Brabant**

**LE
FOLKLORE
BRABANÇON**

398

(493.2)

12 Vieille Halle au Blé Bruxelles

FOL

F

ok

Le Folklore Brabançon

12^e année, nos 67 à 72
août 1932 — juin 1933



12^e année

N^{os} 67 — 72

BULLETIN
DU SERVICE DE RECHERCHES HISTORIQUES ET FOLKLORIQUES
DU BRABANT

Le Folklore Brabançon



BRUXELLES
12, VIEILLE HALLE AU BLÉ

A



M 943

12^e année — N° 67

Août 1932

Le Folklore Brabançon

a.s.b.l. BIBLIOTHÈQUE
PRINCIPALE DE
NIVELLES
Place Albert 1^{er}, n° 1
1400 NIVELLES
Tél. 067/22.77.88

398
(493.2)
FOL
F

La Légende.

Essai d'analyse Psycho-Sociologique.

A Arnold Van Gennep dont les travaux m'ont, il y a vingt cinq ans, donné l'intuition de l'importance réelle des faits folkloriques.

Recueillir des faits dans n'importe quel domaine scientifique, c'est très bien. Publier les observations des chercheurs, comme notre revue s'y est attachée depuis onze ans, c'est aider et stimuler les travailleurs. Mais nous pensons que notre publication ne doit pas être seulement une sorte de répertoire, un compendium, où s'entassent à l'infini des descriptions de faits.

Il faut tâcher de voir clair dans le fouillis, de dégager les rapports entre ces faits, de découvrir les explications profondes des phénomènes. Il faut de temps en temps, contemplant la moisson, s'efforcer de donner une interprétation générale des observations. Les travaux de ce genre semblent arides sans doute à ceux qui ne désirent trouver dans le folklore autre chose qu'un délassement. Qu'ils nous excusent si parfois, nous adressant à ceux que préoccupent les conceptions générales et les considérations philosophiques, nous consacrons ici de la place à l'examen de questions d'orientation. Ces questions troublent tous

ceux qui ont le souci de donner à notre science sa vraie signification scientifique, encore si contestée aujourd'hui. Sachant combien il est laborieux de découvrir dans un domaine neuf, dans une matière peu systématisée, une explication exacte, ils redoutent de s'y aventurer. Les suggestions paraissent audacieuses et elles le sont. Mais en science, comme partout, peut-on progresser sans audace ? L'audace est indispensable et elle est utile si on n'érige pas les conceptions en affirmations dogmatiques, si on ne les considère pas autrement qu'un effort pour essayer d'isoler les caractères communs liant les phénomènes et de désarticuler les mécanismes auxquels ils obéissent. Qu'on veuille bien ne trouver ici qu'un effort de ce genre, sans prétention ; une conversation avec ceux qui ont, comme nous, le souci de donner à leur science une portée plus vaste et d'attirer l'attention sur les utilités cachées des faits observés, utilisés que tous pressentent, mais qu'il est difficile de préciser. Et que le lecteur se dise bien que rien de ce que nous écrivons n'est considéré par nous mêmes comme définitif. Sans cesse l'analyse plus approfondie des phénomènes nous impose l'obligation de corriger nos conceptions.

LA LÉGENDE MEURT-ELLE ?

La légende se meurt. Que de fois n'entendons nous pas cette déclaration ! Non ! de création humaine, les légendes sont soumises aux mêmes fluctuations, aux mêmes lois que tout ce qui est humain. Les conditions de milieu dans lesquelles elles apparaissent et se modifient, les faits utilisés par les hommes pour les créer, changent, mais les activités psychiques et sociologiques mises en action par les hommes restent les mêmes. C'est à l'examen de ce problème que nous voulons consacrer cette étude.

Sans doute n'avons nous plus, comme jadis, de bonnes vieilles femmes ou de vénérables vieillards qui ont appris à les conter, le soir, à la veillée. Les veillées n'existent plus et les gens savent lire. Sans doute les anciens sujets de jadis se perdent-ils. Ils ne plaisent plus à l'esprit de nos contemporains dont les goûts sont autres.

Mais, autour de nous, il s'élabore toujours de nouveaux thèmes. Quels sont, parmi ces thèmes, ceux qui survivront ? Quels sont ceux qui se transmettront ? Comment se transmettront-ils ? Quelles déviations, quelles amplifications recevront-ils ?

Qui saurait répondre à de telles questions ? Nul ne peut prévoir l'avenir. Les hommes d'une époque ne savent pas faire le triage, ne savent pas discerner ce que l'opinion, la croyance, le goût des gens de l'époque suivante recueilleront ni ce qu'ils repousseront du legs de leurs prédécesseurs.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT.

Un livre que nous venons de lire et que nous avons signalé dans notre rubrique bibliographique (*Folklore Brabançon*, 11^e année, p. 359), *Théroigne de Méricourt* par G. Laport, nous a donné l'idée d'écrire ce travail, où, à côté de tant de considérations générales faites déjà par d'autres auteurs, au sujet des légendes, nous croyons bien introduire quelques suggestions nouvelles.

La Révolution française est un événement historique dont l'importance n'a pu manquer de frapper l'imagination populaire. Elle a échafaudé sur cette succession d'épisodes tragiques tout un cycle de légendes.

Par des procédés mentaux tout à fait identiques à ceux de leurs ancêtres des siècles successifs, les contemporains de la révolution ont utilisé ces épisodes révolutionnaires, comme matériaux pour l'élaboration de légendes nouvelles. Anne Théroigne de Méricourt a vécu à cette époque. Elle s'est lancée avec ardeur dans la révolution naissante. De voir une femme mêlée à la vie des clubs, de la voir cotoyer les principaux dirigeants du mouvement et les recevoir chez elle ; de voir son exaltation, de lire ses écrits, de la voir jouer un rôle dans ces événements graves, la fantaisie sentimentale de la foule a été vivement impressionnée et elle a brodé autour de sa vie, de son activité, tout un ensemble de fictions qui amplifièrent son intervention au point de la rendre déterminante.

Les ennemis de la révolution, de leur côté, grossirent considérablement son influence et la calomnièrent dans sa vie privée.

Le nom de notre héroïne d'abord est fictif. Elle s'appelait Anne Terwagne, née à Marcourt. Elle même donna plus tard à son nom la forme : Théroigne. Est-ce elle ou les gens de son temps qui ajoutèrent à son nom la particule nobiliaire : de Méricourt, qui semble bien une transformation du nom de son village Marcourt ? Nous l'ignorons. Et un de ses surnoms fut : la belle Liégeoise, bien que son lieu de naissance fut situé alors dans le duché de Luxembourg. Nous voilà donc déjà en pleine fantaisie, enregistrée, soulignons-le, par l'Histoire, car tous les ouvrages historiques qui la citent se servent de l'expression : Théroigne de Méricourt.

On a prétendu que son père, fermier aisé, l'avait mise dans un pensionnat à la mode. Son père était pauvre et une tante l'a placée un an dans un pensionnat modeste où on ne lui apprit que le catéchisme et la couture.

On l'a dite « séduite par un seigneur des bords du Rhin, déshonorée », abandonnée par son séducteur et obligée de fuir sa famille par crainte du scandale. « Privée de ressources, elle tomba dans une vie de désordre ». Toutes ces affirmations sont fausses et cependant l'opinion voulut trouver « dans cette aventure, l'origine de sa haine contre la noblesse ». Cette aventure fictive contribua à sa popularité auprès des révolutionnaires.

Profitons-en pour montrer l'influence que peuvent avoir des épisodes légendaires de ce genre sur le cours des évènements.

Eléments d'ordre psychologique, ils contribuent à la formation de l'opinion. Une notion fautive, reçue par tous les esprits d'une époque ou d'un milieu social peut déclencher des activités déterminantes. Que de faits dans l'Histoire ne se seraient pas produits ou bien eussent pris une autre tournure, si la réalité seule avait inspiré les acteurs, les contemporains ! L'esprit légendaire a donc un rôle social. Les dirigeants d'un mouvement ne créent-ils pas ou n'entretiennent-ils pas volontairement la légende, la sachant plus susceptible de troubler, de remuer, de soulever, d'entraîner les masses ?

Les ennemis de la révolution, de leur côté, grossirent considérablement son influence et la calomnièrent dans sa vie privée.

Le nom de notre héroïne d'abord est fictif. Elle s'appelait Anne Terwagne, née à Marcourt. Elle même donna plus tard à son nom la forme : Théroigne. Est-ce elle ou les gens de son temps qui ajoutèrent à son nom la particule nobiliaire : de Méricourt, qui semble bien une transformation du nom de son village Marcourt ? Nous l'ignorons. Et un de ses surnoms fut : la belle Liégeoise, bien que son lieu de naissance fut situé alors dans le duché de Luxembourg. Nous voilà donc déjà en pleine fantaisie, enrégistrée, soulignons-le, par l'Histoire, car tous les ouvrages historiques qui la citent se servent de l'expression : Théroigne de Méricourt.

On a prétendu que son père, fermier aisé, l'avait mise dans un pensionnat à la mode. Son père était pauvre et une tante l'a placée un an dans un pensionnat modeste où on ne lui apprit que le catéchisme et la couture.

On l'a dite « séduite par un seigneur des bords du Rhin, déshonorée », abandonnée par son séducteur et obligée de fuir sa famille par crainte du scandale. « Privée de ressources, elle tomba dans une vie de désordre ». Toutes ces affirmations sont fausses et cependant l'opinion voulut trouver « dans cette aventure, l'origine de sa haine contre la noblesse ». Cette aventure fictive contribua à sa popularité auprès des révolutionnaires.

Profitons-en pour montrer l'influence que peuvent avoir des épisodes légendaires de ce genre sur le cours des événements.

Eléments d'ordre psychologique, ils contribuent à la formation de l'opinion. Une notion fautive, reçue par tous les esprits d'une époque ou d'un milieu social peut déclencher des activités déterminantes. Que de faits dans l'Histoire ne se seraient pas produits ou bien eussent pris une autre tournure, si la réalité seule avait inspiré les acteurs, les contemporains ! L'esprit légendaire a donc un rôle social. Les dirigeants d'un mouvement ne créent-ils pas ou n'entretiennent-ils pas volontairement la légende, la sachant plus susceptible de troubler, de remuer, de soulever, d'entraîner les masses ?

Continuons de mettre en évidence les déformations apportées à la vie réelle de notre héroïne.

« On lui attribue ensuite des relations avec un gentilhomme français, puis avec un hobereau anglais qui l'enlève alors qu'elle voyage comme dame de compagnie d'une famille étrangère. Débarquant à Londres, elle est présentée au prince de Galles, dont elle devient la maîtresse. Puis le Duc d'Orléans obtient ses faveurs et la fait entrer dans la haute société parisienne ».

Autant d'affirmations, autant de contre-vérités que G. Laport rectifie dans son ouvrage.

La vérité est autre. Théroigne, devenue dame de compagnie d'une M^{me}. Colbert, d'Anvers, l'accompagne à Londres où elle s'éprend d'un jeune officier de l'infanterie anglaise, M. Spinster, de condition modeste. Elle l'épouse. Elle en a un enfant qui meurt peu de temps après.

Puis le ménage ne va plus, le mari se débauche. Théroigne s'efforce de le retenir ; elle manque de ressources, ce qui lui est très pénible, car elle a pris goût à une vie assez mondaine et se montre dépensière. Elle prend un amant qui lui assure une rente perpétuelle.

« Une légende (fautive comme tout le reste) rapporte que Mylord Spinster connaît Théroigne à Liège, — alors qu'il n'y est jamais allé, — lavant du linge au bord de la Meuse. Séduit par sa *voix de sirène*, il l'enlève et l'emmène en Grande Bretagne ». Que Spinster ait été à Londres, séduit par la voix de Théroigne qui chantait avec talent — on le dit tout au moins — c'est la seule chose qui soit *peut-être* vraie, de tout ce récit.

La légende veut qu'elle ait eu des relations avec Mirabeau, avec Danton, avec Camille Desmoulins, avec Barnave, avec Pétion, avec Basire et bien d'autres encore. On la marie à Populus.

La vérité est que si sa vie privée est loin d'être un modèle à offrir en exemple à la jeunesse, il semble bien qu'aucun de ceux avec lesquels on l'accuse de s'être montrée d'une tendresse excessive n'obtint ses faveurs. Desmoulins ne fut pour elle qu'un excellent camarade. Quant aux avances de Mirabeau, elle les repoussa. On lui prête même en cette circonstance, le propos suivant qui trahit bien la grandiloquence de l'époque et reflète le langage des

Assemblées : « La toute puissance de votre laideur n'a d'égale que vos vices, citoyen » Telle aurait été sa réponse à Mirabeau qui croyait la posséder sans détour. Ce qui n'empêche la légende d'accréditer qu'elle a « accouché de monstres dus à Mirabeau ».

Si elle jouit d'une réputation de bravoure, on se demande ce qu'elle a bien pu faire pour la mériter. Au début de la Révolution en tout cas, « elle ne se hasarde pas dans la rue et préfère attendre les événements derrière son rideau ».

On nous la représente, au Palais Royal, avec Desmoulins, le 12 juillet. Elle n'y fut pas.

On prétend l'avoir vue le 14 juillet en tête des émeutiers se rendant à la Bastille. Elle n'y fut pas.

Elle fut même accusée de les avoir excités, de les avoir entraînés à l'assaut, vêtue d'un costume d'amazone rouge. Elle ne participa en rien à la prise de la Bastille.

On la peint gravissant les tours, excitant les émeutiers au meurtre et à la destruction. « On va plus loin en lui faisant décerner par les autorités, un sabre d'honneur et en la rangeant parmi les vainqueurs officiels de la Bastille ». Auréole dépourvue de tout fondement, nous montre G. Laport dans son étude. Mais qui sait si vraiment le fameux sabre d'honneur, en récompense de son courage, ne lui fut pas remis ? Nous n'en serions nullement étonnés.

Ces amplifications de la vie de Théroigne, échafaudées par l'imagination populaire, des historiens et des hommes de lettres s'en sont fait l'écho, lui apportant l'autorité de la science historique et de la critique littéraire. On les retrouve dans Lamartine, Goncourt, Pellet, Chateaubriand, Paul Hervieu, José Germain, Beaulieu, etc. Tous ces auteurs n'entretiennent-ils pas la légende ? Ne lui assurent-ils pas la longévité ?

On a dit Théroigne à la tête des femmes qui se rendirent à l'hôtel de ville, exigeant des vivres. Elle n'y fut pas. On a cependant écrit qu'elle précédait les mégères, montée sur un destrier fougueux.

On l'a dite à la tête de la populace lorsqu'elle se rendit à Versailles et ramena la famille royale à Paris. Elle fut même condamnée pour cet exploit et obligée de quitter la France, pour ne pas être internée. Il se trouva des

témoins pour décrire l'audace de ses exploits lors de cette historique journée. Il est vrai que leurs témoignages différaient tellement l'un de l'autre !

Or, s'il est vrai qu'elle fut à Versailles, elle y suivit les débats de l'Assemblée paisiblement ; elle calma l'exaltation des femmes qui menaçaient de submerger la garde nationale et, voyant que les affaires se gataient, elle se tint bien à l'écart.

« La légende a ici brodé un épisode de la vie de Théroigne. On raconte que la jeune femme aurait arrêté le carrosse royal et aurait arraché à la Reine un collier de grande valeur qu'elle montra plus tard aux habitants de Marcourt ».

Une fois encore, autant d'épisodes inventés.

Elle ne prit pas part aux massacres de Septembre bien que la légende nous la montre, toujours vêtue de son célèbre costume d'amazone rouge. Celui-là devint un vrai symbole. Partout on la voyait au premier rang, ainsi vêtue. Hallucination ! Il est de fait qu'elle porta ce costume ; mais lors de la visite du Roi à l'Hôtel de Ville, le 16 juillet, son costume était blanc. Lors des événements de Versailles, elle avait un costume vert foncé et un chapeau à plumes. Ce ne fut que plus tard, après son retour d'exil, qu'elle se montra vêtue de son amazone rouge, alors que son exaltation révolutionnaire atteignit son paroxysme.

L'imagination, généralisant et amplifiant, fit de ce costume et du personnage, une sorte de palladium. L'opinion est convaincue que cette héroïne, « amazone de la liberté », portait *toujours* son amazone rouge. Quand on voyait ce costume, c'est que quelque chose allait se passer ; on emboîtait le pas. Les écrivains eux-mêmes ont cédé à cette hallucination et ont entériné la fiction comme une vérité.

On prétend qu'elle s'est rendue au quartier général de Dumouriez alors qu'elle était à Paris.

On prétend qu'elle revint en Belgique en compagnie de Bonne-Carrère, chargé avec elle d'instructions secrètes pour provoquer un soulèvement à Liège. Invention. Elle fuyait la menace d'une condamnation. Mais l'opinion publique ne voulait sans doute voir dans ce départ précipité qu'un nouvel exploit valeureux, un nouveau sacrifice à la cause.

Elle ne pouvait s'imaginer que son héroïne cédait à la frousse.

Des documents de l'époque enrégistrent toutes ces fictions et des auteurs dramatiques s'en inspirèrent.

Nous pourrions ainsi continuer à relever les inexactitudes et G. Laport qui s'est attaché à remettre au point toute cette histoire nous dit : « Son inconduite n'a pas été aussi grande que la rumeur publique a voulu le faire accroire ». Mais la relation de ses aventures offrait une veine facile à exploiter. « Tantôt élevée au pinacle par les Révolutionnaires, alors qu'elle n'accomplit aucun acte transcendant, tantôt traînée dans la fange par les Royalistes, elle ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ».

Comparativement aux légendes de Geneviève de Brabant, du Chevalier Bayard, de Roland, d'Alexandre, de Charlemagne, de Basin le bon larron, etc., l'aventure d'Anne Terwagne est bien récente. Un bon siècle seulement nous en sépare, notre héroïne étant morte le 10 juin 1817.

Pense-t-on que, depuis cette date, nous ayons perdu comme cela tout d'un coup la faculté de créer des fictions ?

L'esprit humain aurait-il tant changé ? Il faudrait alors au moins nous en dire les raisons, en déterminer la cause.

N'est-il pas plus logique de croire que notre mentalité est restée la même ? Des fictions, elle en crée toujours, toujours elle en créera.

Les créations imaginaires sont celles auxquelles s'accroche le souvenir, au point que la mémoire des faits réels s'estompe et disparaît.

La grande masse des hommes est surtout séduite par les créations artificielles de l'esprit. Elles ont plus de charme, éveillent davantage l'émotivité. Elles se répandent dans l'opinion qui s'attache surtout aux épisodes les plus mystérieux, les plus captivants, sans souci de leur invraisemblance, sans chercher à expliquer les contradictions. Incrustées dans l'esprit public, on ne parvient plus dans la suite à extirper ces irréalités.

La vérité est froide, nue, dépourvue de cette espèce d'idéalisme, de sensiblerie touchante, sans cette part de

prodigieux, de surnaturel si attrayant. Aussi la fiction n'est pas sans exercer sur l'opinion une action tellement puissante qu'elle peut inciter aux plus belles actions et aux pires atrocités, créer des courants collectifs, déclencher des événements.

Et ici nous touchons au point important de la conception néo-folklorique qui conduit à l'étude psycho-sociologique de ces faits, qui met en évidence l'utilité de cette étude non seulement dans le passé, par l'analyse du matériel légendaire laissé par la tradition, héritage des générations successives, mais surtout dans la réalité vivante, la vie de tous les jours.

Maintenant que nous avons mis sous les yeux du lecteur un exemple récent ayant, sans être entré dans le cycle des légendes classées et étudié comme tel, tous les caractères, sauf un que nous soulignerons plus tard, des créations légendaires, un exemple où il est possible de faire la part du réel et de l'imaginé, essayons d'analyser quelque peu le mécanisme psycho-sociologique de l'apparition des légendes.

* * *

A LA RECHERCHE DE L'INVARIANT LÉGENDAIRE.

Les folkloristes ont de leur science une conception incomplète et ils résistent à l'embrasser dans son entièreté.

C'est ainsi que nous les entendrons dire : « mais en quoi toute cette histoire de Théroigne de Méricourt intéresse-t-elle le folklore, que présente-t-elle de « légendaire » ? Avez-vous jamais entendu quelqu'un conter la légende de Théroigne de Méricourt ? L'avez-vous vue imprimée n'importe où ? Y a-t-il un seul livre populaire qui la contienne ? A-t-elle été mise en images à Epinal ? Y a-t-il un seul folkloriste qui en ait fait l'objet d'un commentaire quelconque dans un de ses savants ouvrages ?

Non ! Ce sont aussi les raisons pour lesquelles nous nous sommes précipités sur ce livre de G. Laport. La seule préoccupation de cet auteur fut de rendre à son personnage sa vraie situation historique, réelle et objective. Il a donc dû la dépouiller de tout ce qu'elle avait de faux, d'invraisemblable, d'imaginaire. L'historien dira : c'est la réfu-

tation d'erreurs, d'hérésies historiques. C'est un élagage. On a taillé l'arbre, on l'a émondé de toutes ses branches inutiles. Au fumier ces branches ! Un feu de joie de toutes ces brindilles !

Ces brindilles pourquoi ont-elles poussé, cependant ? Comment ont-elles pris naissance, se sont-elles développées au point d'épuiser la sève de l'arbre ? Elles sont, comme les autres branches, l'œuvre de l'homme, des créations de son esprit.

Voilà ce qui nous intéresse nous, folkloristes. Ce n'est pas l'arbre taillé, égalisé, symétrique, rectiligne. Ce sont les branches adventices. C'est le côté fantaisiste et l'étude de son rôle.

Connaissez-vous un seul fait historique, très ancien ou très récent, qui ne soit ainsi embroussaillé ? A peine s'est-il produit que les déviations se manifestent. Même observé de près, il est déjà très difficile de lui restituer sa vérité précise.

A quoi cela tient-il ? Aux activités mentales de l'homme uniquement. Celles-ci sont ce qu'elles sont et ne peuvent être autres qu'elles ne sont. Elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient hier, presque immuables, malgré toutes nos impressions contraires.

« Mais tout ce que l'esprit humain échafaude d'erreurs autour d'un fait historique ne relève pas nécessairement de la légende » vont ici nous interrompre la plupart des folkloristes.

Voire, répondrons-nous ! Et nous nous expliquons.

Nous sommes d'accord pour reconnaître que jamais Théroigne de Méricourt n'a été considérée comme un personnage légendaire. Le sera-t-elle un jour ? Nul n'oserait répondre sous peine d'être, avec raison, taxé de témérité.

Cela veut-il dire que l'exemple de ce qui est advenu des aventures de sa vie n'intéresse en rien les observateurs ou les théoriciens des légendes ? N'y trouveraient ils rien qui puisse les éclairer dans leurs travaux ? Il serait tout aussi téméraire de répondre négativement à cette nouvelle question que nous posons. Après les nombreux faits, véritables épisodes légendaires que nous avons donnés expressément au début de cette étude, nous croyons bien qu'il n'y a pas un seul folkloriste qui ne se sentira hésitant.

C'est cet état d'hésitation que nous avons voulu créer.

Ce que les folkloristes appellent *légende*, c'est un récit s'inspirant de faits réels, sur lesquels l'imagination a brodé, tissé toute une gaine de fictions, récit conservé et transmis ensuite par la tradition orale. Il suffit de lire tous les travaux consacrés aux légendes pour se convaincre que c'est ainsi que les chercheurs les considèrent. Il convient d'ajouter que tous reconnaissent l'imperfection de cette définition et son caractère provisoire. Sage réserve.

Mais une légende comment s'est-elle formée ?

Nous nous en voudrions, après avoir posé cette question de ne pas dire au lecteur : voyez l'ouvrage de Van Genep, sur la *Formation des Légendes*. Il vous en dira long. Peut-être même devriez-vous le consulter avant de continuer la lecture de cet article. C'est certainement la meilleure étude théorique et générale sur la légende. Nous l'avons longuement travaillée et méditée. Elle nous servit de cathéchisme quand nous avons voulu nous initier au phénomène légendaire. Base excellente, si puissante, que, si nous ne l'avions pas mûrie, les suggestions que nous faisons ici ne nous seraient peut être pas venues à l'esprit.

Dans une légende il y a donc un point de départ vrai, il y a au moins un fait historique quelconque. Entre le moment où ce fait s'est produit et celui où une légende y relative a été constituée complètement, racontée et transmise, devenue traditionnelle, il s'est certainement passé quelque chose. N'est-ce pas ce quelque chose qui est le phénomène le plus intéressant à étudier ? N'est-ce pas lui et lui seul qui doit nous conduire à l'explication générale de la naissance de toutes les légendes, ce que dans toutes les sciences on appelle *l'invariant* ? En toute science il faut trouver l'invariant. Pour le trouver, il faut le chercher. C'est l'œuvre la plus difficile, mais c'est la seule vraiment utile.

Que font la plupart des folkloristes ? 1° Recueillir des légendes. Parfait. C'est du matériel. 2° Rechercher leur origine dans le passé. Soit. Leur curriculum vitae peut apporter des éléments utiles, bien qu'il ne nous apprendra vraisemblablement rien sur la cause et peu de chose sur le mécanisme du phénomène légendaire. Sans compter le risque formidable d'erreurs quand on doit sortir pour ses

recherches de l'époque où des documents sûrs existent. 3° Les classer. Pas mal. Cela met un peu d'ordre, mais cela n'est pas absolument indispensable et peut même devenir dangereux. Légendes religieuses, légendes historiques, légendes astronomiques, légendes animales ou végétales, ces groupements créent, en les classant d'après des analogies, une mosaïque de thèmes, de formes, de caractères, bien-faisante si la rigidité des cadres qu'elle crée ne s'impose pas en système dogmatique et surtout si le chercheur ne s'arrête pas à mettre des étiquettes, ne perd pas un temps infini à discuter des catégories établies à priori, des catégories dans lesquelles il doit faire entrer les légendes qu'il recueille ; s'il ne se perd dans la recherche futile des filiations. On s'est trop borné jusqu'ici à faire au sujet des légendes, de la critique de textes, des comparaisons de thèmes, de l'exégèse ; *on a décollé la légende des activités mentales qui la créent, la propagent et la transforment ; on l'a isolée dans l'espace et dans le temps en quelque sorte et considérée comme quelque chose d'existant en soi, circulant à travers les peuples et les siècles, abstraction faite de toute intervention psychologique et sociale.* Le point de vue génétique profond, bien qu'essentiel, a été à peu près complètement négligé.

Ce que les folkloristes doivent faire, c'est combler cette lacune ; ils doivent chercher à expliquer, à l'exclusion de toute préoccupation générique, la façon dont les légendes se forment, l'activité mentale qui les produit, qui leur donne le jour, le besoin mental auquel elles répondent, le mécanisme profond, intime et général, commun à toutes les légendes. Cela seulement c'est faire de la science complète. C'est ardu. Il faudra se résigner à commettre longtemps des erreurs. Il faudra savoir les supporter. Il faudra insensiblement dépister ces erreurs pour les rectifier. Mais résolument il faut s'engager dans cette voie si vraiment on veut faire du folklore une science.

Ne pas se cramponner à l'étude de ce phénomène initial, c'est faire du folklore à la façon d'un naturaliste qui, après avoir classé ses plantes ou ses bêtes, se rassied satisfait ; c'est étudier le phénomène de la vie en ne s'arrêtant qu'à l'observation des formes spécifiques, à l'état adulte, quand elles ont atteint leur plein développement,

sans se soucier de la période allant de la fécondation jusqu'à la pleine maturité. C'est laisser de côté la parturition, l'œuf et son développement, la vie embryonnaire et la période de formation. Nous préférons l'œuf et la vie intra-utérine à tout le reste.

LES BEAUX ANGES DE
VAN EYCK QUI CHANTENT.

Observons les enfants. Nous constaterons la facilité avec laquelle ils associent des observations disparates et les relient par une trame imaginaire ; la facilité plus grande encore avec laquelle ils créent de toutes pièces des fictions. Rappelons des exemples déjà donnés dans le *Folklore Brabançon* (t. II, p. 33). De jeunes élèves visitent au Musée d'Art Ancien à Bruxelles une exposition temporaire de l'Agneau mystique et leur instituteur les arrête devant l'œuvre de Van Eyck. Ils admirent les beaux anges. En sortant du Musée, ils se rendent à l'Église proche, Saint Jacques sur Coudenberg. Le maître de chapelle est à l'orgue. Ils entendent la musique. Elle emplît l'édifice de ses vagues émouvantes. L'instrumentiste, les enfants ne le voient pas. Un d'eux dit que *ce sont les anges de Van Eyck qui chantent*. Cette interprétation est aussitôt acceptée par tous ses compagnons. Elle devient une croyance collective (cité par M^{lle} Hennebert).

D'EGMONT ET DE HOR-
NES, GRÉVISTES DÉCAPITÉS

Le personnel des Tramways Bruxellois est en grève. La vie de Bruxelles en est troublée. Cela bouleverse les habitudes familiales. Les enfants ont l'esprit frappé par ce changement apporté au foyer, par l'aspect étrange de leur ville. Ce jour là, l'instituteur les conduit au Square du Sablon où ils voient la statue des comtes d'Egmont et de Hornes. Ils ont vaguement la notion de leur histoire. Ils savent qu'ils ont péri sur l'échafaud. L'un d'entre les bambins déclare que *les deux comtes étaient deux grévistes qui eurent le tête tranchée*. Thèse aussitôt acceptée par toute la classe et qui devient une croyance collective (cité par M^{lle} Hennebert).

Chacun, en évoquant les souvenirs de son enfance, peut se rappeler des méprises de ce genre dont il fut victime dans son jeune âge, des déviations de la réalité semblables à celles que nous rencontrons dans la formation des légendes. Chacun acceptera que des méprises de son enfance sont restées longtemps accrochées à sa mémoire et que des réminiscences lui en reviennent à l'esprit, même à l'âge de la maturité.

DE L'ENFANT A L'ADULTE.

Pense-t-on que les adultes soient exempts d'erreurs mentales analogues ? Leur matériel sensoriel change ; la maturité de l'esprit les rend plus prudents, peut-être. Ils réfléchissent et raisonnent davantage, discernent mieux les éléments associatifs de ceux qui ne le sont pas ; mais quel que soit le plan de la connaissance exacte sur lequel parvient à s'élever un homme, jamais il ne possède tous les éléments précis qui lui permettent de juger tout à fait sainement certains faits, certains événements.

Il supplée au manque de précision sur la réalité, par un appel à son imagination, comme l'enfant. Si, sous sa suggestion, la force de son prestige et l'état d'émotivité de son entourage, son explication est reçue par son milieu social, c'est un épisode semblable à tout épisode légendaire qui naît et il peut vivre, tenacement, contre toute évidence. Il peut s'ancrer si fortement dans l'esprit de tout un groupe qu'on a toutes les peines du monde, dans l'avenir, à restituer aux faits leur vérité. Nous citerons tout à l'heure des exemples pris chez des adultes, mais nous allons auparavant analyser quelque peu ce phénomène chez les enfants.

Mentalement, le petit d'homme civilisé, nouveau né, ressemble bien plus à son ancêtre des cavernes et au bébé du sauvage le plus primitif, qu'il ne ressemble à ses parents. Disons-nous bien cela. Il faut que bien du temps s'écoule avant que son éducation l'ayant moulé aux conceptions de son milieu social, il cesse de procéder intellectuellement autrement que par des associations grossières, des analogies absolument irrationnelles. Nous l'oublions toujours, et les travaux des psychologues eux mêmes sont faussés par cette négligence. L'enfant ne tient aucun compte du monde réel. Si son activité sensorielle lui donne du monde ambiant

des images identiques à celles de l'adulte, ces images provoquent dans son esprit des activités tout à fait différentes. Les rapports qu'il établit entre les objets peuplant son milieu différent et il crée des associations d'idées conformes à ces relations. Rarement l'enfant fait appel à sa raison. Il vit d'imaginations. Il vit mentalement dans un monde fictif qu'il construit lui-même, pour lui-même ; il échafaude « des systèmes d'événements dans lesquels il assigne aux objets des rôles qui n'existent que dans son esprit. Les objets ne sont que le support sur lequel il fonde ses combinaisons mentales... L'imagination constitue dès lors une fonction primordiale de la mentalité infantile » (Th. Jamar).

Et l'adulte ? S'il corrige l'enfant, c'est pour l'assouplir à ses conceptions d'adulte, l'adapter aux conceptions mentales reçues par le milieu social dans lequel il vit. L'adulte se fait une idée inexacte de la valeur de ses propres conceptions. Il les croit logiques, il les dit rationnelles. Il a la fausse conscience d'une supériorité qu'il s'exagère et n'est souvent qu'illusoire. Impression toute subjective mais qui, partagée par tous les hommes de son groupe et de son temps, n'est, objectivement, que le résultat d'un conformisme social aussi complet que possible. L'effort de l'éducation consiste à conformer l'enfant aux idées, conceptions, usages, systèmes, croyances, sentiments et connaissances de son milieu social. Le groupe se dit « civilisé » (tous les groupes humains se croient plus civilisés que leurs voisins) et quand l'enfant a appris à penser et à agir comme tous les gens de son groupe, quand il est devenu « conforme » il a droit aussi au titre de « civilisé ». On le dit « éduqué ».

L'adulte pas plus que l'enfant, le civilisé pas plus que le primitif, ne peut établir toutes les relations entre les causes des phénomènes, ni entre les causes et les effets. Les connaissances précises que détient l'adulte et que ne possède pas l'enfant sont en réalité très peu nombreuses.

LE ROLE DE LA RAISON DANS LES ACTES HUMAINS.

On s'exagère énormément le rôle de la raison dans les actes que pose l'adulte, dans les idées qui alimentent son esprit, surtout si on prend comme étalon non pas l'homme cultivé mais l'homme de culture fruste, qui con-

stitue tout de même la grande masse de l'humanité. L'homme raisonne peu. Il répète et imite sans raisonner, adopte des opinions par pure suggestion ou par subordination. Il reste dominé par un formidable inconscient dont il ignore entièrement l'importance et l'intervention dans tous ses actes.

Que sont les quelques milliers d'années de l'histoire humaine à côté des centaines de milliers d'années de son ancestralité animale à laquelle nous n'accordons, erronément d'ailleurs, que des instincts ! La part disproportionnée que nous nous obstinons à accorder aux diverses époques de notre lointain passé, nous fait commettre des erreurs aussi disproportionnelles dans l'étude des faits humains.

« L'inconscient, héréditaire ou acquis, détermine le plus souvent les mobiles de notre conduite ; des forces mystiques et affectives, très supérieures aux forces rationnelles, régissent cet obscur domaine ». (G. LEBON, *Bases scientifiques d'une philosophie de l'histoire*).

L'homme réagit d'abord impulsivement aux influences de son milieu. Et ces réactions spontanées, intuitives, sont dépourvues de toute réflexion. Elles ne sont généralement pas du tout les meilleures ripostes que nous puissions faire à l'action de notre ambiance.

C'est pourquoi l'expérience séculaire nous conseille de « tourner sept fois la langue dans la bouche avant de parler » et pourquoi la sagesse populaire ajoute « la nuit porte conseil ». Le travail de la raison est lent. Quand nous devons raisonner, réfléchir, il faut du temps. Notre conscient est lent. Nous devons mettre en action les aptitudes mentales récemment acquises par notre espèce et mal stabilisées. Nous cédon plus à nos sentiments impulsifs, à notre émotivité, indomptable, à notre imagination, débridée, qu'à notre raison froide. Généralement nos ripostes irrationnelles nous séduisent davantage et notre moi s'y arrête sans chercher à les corriger par la réflexion et la raison.

Aussi les événements de notre temps, dont le spectacle se déroule sous nos yeux, nous les voyons plus, sans nous en douter, sans nous en apercevoir et bien que nous

nous en défendons, à travers nos facultés affectives qu'au moyen de notre raison, de nos facultés intellectuelles.

Nous commettons donc des erreurs de jugement du même ordre que celles que commettaient nos ancêtres, mais d'une part les faits étant autres, nous voyons les erreurs du passé, mais nous ne voyons pas celles de notre temps, et, d'autre part, ces erreurs étant commises ou acceptées par tous, faisant partie du conformisme mental et social de notre temps, nous ne les apercevons pas et si notre attention se porte sur elles, elles revêtent le caractère de Vérités. Ceux qui cherchent ces erreurs, convaincus de leur existence, ont toutes les peines du monde à les trouver et ceux qui ne les cherchent pas, quand on les leur montre les nient en disant : ce n'est pas la même chose.

Nous sommes trop de notre temps. Nos perceptions sont touffues et nous ne nous représentons plus les perceptions qui déterminèrent les actes de nos ancêtres. Nous les jugeons par ce qui nous est resté des résultats de leurs actions, ce que la tradition nous en a transmis.

Si nous sommes parvenus à exposer suffisamment clairement cette conception, à laquelle l'esprit se fait difficilement tant elle est contraire à la conception courante, ceux qui nous lisent comprendront peut-être maintenant que rien ne justifie l'idée que les légendes ont vécu, que l'homme n'en crée plus.

Il lui est impossible de ne pas déformer les faits, de ne pas leur donner des interprétations fausses, de ne pas boucher par de l'imagination les vides laissés par le peu de rationalité de nos explications, de ne pas accorder plus d'importance à des explications affectives, sentimentales, émotives qu'à des explications rationnelles.

Il lui est impossible de ne pas être attiré davantage par le mystérieux, impressionnant, que par la réalité et, si l'être est de culture fruste, de ne pas associer des éléments sans rapport entre eux, de ne pas accepter des décalages invraisemblables dans le temps et dans l'espace, absolument comme les enfants dont nous signalions tantôt des exemples, absolument comme le firent tous les créateurs de légendes et ceux qui les acceptèrent.

Ce sont ces manquements à l'objectivité et à la raison qui ont donné naissance, dans le passé, à toutes les légendes que l'on étudie maintenant. Comment les mêmes manquements que nous commettons, que nous commettrons longtemps encore, toujours sans doute, ne créeraient ils pas éternellement de nouvelles légendes ?

Mais de même que nous pouvons grouper les légendes du passé d'après leur degré d'invraisemblance par la confrontation que nous en faisons avec nos conceptions ou nos connaissances actuelles, de même nous pouvons dire que les légendes de demain ne seront pas identiques aux légendes d'hier. Les faits qui les provoqueront seront autres, mais les activités mentales qui les créeront seront les mêmes.

* * *

OU IL EST QUESTION DE LA PEINTURE DE LA STRATOSPHERE

Quand le professeur Piccard s'éleva dans la stratosphère (1931) sa seule et exclusive préoccupation était d'y procéder à des observations scientifiques. Mais le public, pas au courant du tout de ces recherches physiques ou météorologiques, tout à fait incapable de les comprendre ou d'en voir l'utilité, se soucia bien peu de la mesure du rayonnement cosmique en fonction de l'altitude et en fonction de l'écran de plomb entourant l'appareil de mesure. Est-ce qu'il s'inquiète, le public, de la mesure de l'ionisation de l'air et du champ électrostatique ? Sait-il au juste ce que sont les problèmes de la relativité auxquels les observations faites pouvaient apporter quelque précision ? Sait-il même ce qu'est la stratosphère ? Où elle commence et en quoi elle consiste ? Bien des gens instruits, s'ils ne sont spécialisés, ignorent de tout cela à peu près l'entière. Et le gros public, n'est-il pas bien prêt de s'imaginer — danger des classements — qu'il y a dans l'air, quelque part très haut une sorte de ligne à partir de laquelle l'atmosphère change complètement et brusquement ? Autant de mots, autant de mystères. C'est à dire aussi autant d'esprits dont la réceptivité est en état d'accepter les récits les plus invraisemblables.

Étonnons-nous dès lors que ce que le public retint de cette périlleuse entreprise, c'est que le professeur s'éleva dans l'atmosphère à des hauteurs jamais atteintes ; c'est qu'il a battu *le record de la hauteur*. Le monde sportif s'empara d'ailleurs de l'exploit, prit la tête des manifestations d'admiration, faisant ainsi dévier complètement la signification même de l'entreprise qui n'était dans la réalité qu'une expérience scientifique, dangereuse par les moyens employés. Et si le public a quelque vague notion que des observations ont été faites dans ces régions élevées, que leurs résultats peuvent révolutionner complètement l'aviation de l'avenir, ce qu'il en a retenu, ce qui a déterminé sa considération pour le héros de l'aventure, c'est qu'il s'est exposé à un grand péril, qu'il a montré une audace peu commune, que la réussite a couronné ses courageux efforts. C'est à dire que le côté affectif de l'expérience, sentimental, émotif, a surnagé dans l'esprit public tandis que l'aspect scientifique, rationnel, s'estompait. On n'a vu que les qualités du caractère, qui étaient indispensables au chercheur et à son aide, pour tenter l'expédition, la mener à bien et devant elles l'intérêt purement intellectuel disparut.

Le public sportif eut la foule avec lui. Il a manifesté son admiration avec beaucoup plus de bruit, d'enthousiasme délirant que le monde scientifique, habitué à plus de pondération.

Atmosphère de stade d'un côté, atmosphère d'amphithéâtre de l'autre.

Il serait bien intéressant de recueillir dans le public, même instruit, mais non spécialisé, des renseignements sur la conception qu'il se fait de la troposphère et de la stratosphère. On récolterait de bien drôles de choses mais qui, malgré leur drôlerie, n'en seraient pas moins autant de reflets de l'état d'esprit des gens. Voyons déjà les journaux. Ce qu'ils écrivirent témoigne généralement d'une ignorance complète du but réel de la téméraire entreprise et même d'une certaine indifférence à l'égard de cet objectif. Et ils ont largement contribué à faire l'opinion. N'avons nous pas lu dans un grand quotidien que le professeur Piccard avait peint la moitié de la stratosphère en blanc et l'autre en noir ? Voilà un travail auquel Hercule lui-même

n'aurait pas songé. Il y avait confusion entre la nacelle du ballon et la région de l'atmosphère explorée.

Il est certain que jamais un instant le héros de cette expérience n'a songé à battre le record de la hauteur, à accomplir un exploit sportif. Il n'en eut jamais la moindre préoccupation. Or, aux yeux de la masse, c'est essentiellement ce qui a pris le dessus. Voilà ce que nous devons retenir ici et constater. Nous nous trouvons en présence d'un fait récent, vécu, de *déviations de la réalité*, analogue en tout point à celles qui se produisent dans les légendes. Les mêmes facultés mentales entrèrent en action ; le mécanisme de propagation sociale fut identique. Il y eut amplification d'un élément vrai mais accessoire : le record de hauteur, plus accessible à l'esprit de la masse, amplification qui a repoussé à l'arrière plan, les éléments essentiels de l'entreprise, c'est à dire des recherches scientifiques.

Il n'y a donc pas eu de fiction, d'invention purement imaginaire, que l'on considère comme une caractéristique de la légende et cependant nous sentons déjà que toute amplification de ce genre peut, à la suite d'une transmission prolongée, ou d'une expansion à de longues distances, voir se greffer sur elle des fictions légendaires. Le fait, tel qu'il est, peut être incorporé à une légende en gestation, s'y agglutiner. L'esprit public n'y opposera pas de résistance. Il a de lui-même engagé l'exploit dans cette voie.

Si nous analysons d'anciens récits, dont les caractères légendaires sont bien nets, tous ont parmi leurs éléments essentiels, des *amplifications* de ce genre dont le résultat est de faire dévier l'histoire vraie.

Observez le monde autour de vous, vous ferez constamment à propos de tous les événements des constatations similaires.

* * *

IL ÉTAIT UNE FOIS UN PAYS QUI
AVAIT RENONCÉ À L'ÉTALON-OR.

Faisons maintenant un pas de plus et citons un exemple, plus récent encore et surtout plus net, dont la propagation a envahi la terre entière et dont les répercussions sur la vie des peuples auraient pu être catastrophiques. Les premiers symptômes du danger se sont d'ailleurs manifestés.

Qu'est-ce que l'étalon-or ? Que chacun, à lui-même, se réponde à cette question, avant de continuer sa lecture.

Voilà une expression qui revient quotidiennement dans les journaux, depuis environ un an. L'Angleterre a renoncé à l'étalon-or. Et successivement après elle un grand nombre de pays. Tout le monde en est persuadé. C'est une conviction solidement établie dans l'opinion publique de tous les pays. Même les gens instruits sont conquis. Cela s'imprime, cela se dit, cela se sait, cela se propage en surface sur la terre et en profondeur dans l'esprit public ... et c'est faux. Jamais l'Angleterre n'a renoncé à l'étalon-or. L'erreur est tellement généralisée que les journaux les plus sérieux ne rectifient pas l'erreur quand on la leur signale. Nous l'avons tenté.

Tout système monétaire doit avoir un étalon, une unité de mesure, par rapport à laquelle on évalue, on compte les divers modes de paiement. Tout ceux-ci se ramènent en fin de compte à une estimation par rapport à cet étalon. Absolument comme le mètre déposé au Pavillon de Breteuil en France sert d'étalon à tous les instruments de mesure des longueurs.

Il n'y a pas de système monétaire sans étalon. Cela ne peut se concevoir. L'Angleterre n'aurait pu renoncer à son étalon-or, c'est à dire une livre sterling contenant une certaine quantité d'or fin, sans annoncer en même temps par quoi elle remplaçait cet étalon. Elle aurait pu prendre par exemple l'argent — ce qui eut été un retour au passé — le platine, le radium. L'a-t-elle fait ? Non. A-t-elle renoncé à la livre-or ? Non ! Ce qu'elle a fait simplement, pour rendre à son système monétaire troublé par la crise et par l'inflation en résultant, un équilibre stable, une santé parfaite, c'est supprimer la parité de l'or et du papier, c'est modifier le taux de convertibilité des billets en monnaie d'or. Elle a au contraire affirmé ainsi sa foi en l'or comme étalon en rééquilibrant avec la valeur stable de l'or tous les autres instruments d'échange et de crédit, dévalorisés. C'est à dire, pour traduire l'opération en un langage compréhensible pour nous, qu'au lieu de donner pour une livre-papier 175 de nos francs, elle n'en donnait plus que 133. Mais pour une livre métallique, pour une pièce d'or, elle donne toujours bel et bien 175 francs. Aucun pays n'a renoncé à l'étalon or.

Mais l'erreur commise au début, — comment ? par qui ? où ? Qui saurait encore le dire ? — s'est propagée dans le monde entier et tous les jours, dans tous les journaux du monde, cette erreur se répète depuis des mois. Même les gens instruits la partagent. Les spécialistes en science des Finances, en économie politique, en présence de cette opinion universelle, de cette erreur ayant acquis la force d'une croyance généralisée, quand ils veulent se faire comprendre, sont obligés de se servir de l'expression fautive. Elle est d'usage courant même dans les milieux boursiers. Elle s'impose, elle est obligatoire, considérée comme une Vérité, avec une majuscule. Et cette erreur ne fut pas sans exercer une influence sur la mentalité publique. *La confiance en l'or en fut ébranlée*, l'or qui est à la base de tous nos systèmes monétaires, de tous nos échanges internationaux, de tous nos instruments de crédit. Si on ne peut plus avoir confiance en l'or, en quoi, grands Dieux, pouvons-nous encore avoir confiance ?

La voilà bien, saisie sur le vif, l'action des déviations, des amplifications, des glissements, des conceptions irrationnelles de ce genre sur la vie des peuples. Comment ne sentirait-on pas l'utilité des études qui sont appelées à rechercher le mécanisme de ces activités mentales collectives. Comprendra-t-on enfin l'importance des recherches folkloriques qui ont précisément pour but l'observation et l'analyse des manifestations de ce genre, traditionnellement conservées et transmises, après avoir pris la forme de systèmes cristallisés et en avoir acquis la force ?

Évidemment les économistes, les vrais, car tant de gens se disent économistes ou sociologues qui n'ont de ces sciences qu'un vernis tout superficiel, savent à quoi s'en tenir. Mais ils doivent céder à la force de l'opinion collective. Ils sont impuissants à remonter le courant. Il restera inscrit dans les fastes de l'Histoire que en l'an de grâce 1931 l'Angleterre a renoncé à l'étalon-or. Cela entrera dans la tradition et dans l'avenir les Historiens seront troublés par cette affirmation dont ils ne trouveront pas les confirmations dans les faits. Ils auront de la peine à rectifier l'erreur. Peut-être la conserveront-ils comme les astronomes ont conservé dans leur vocabulaire des formules dans le genre de celle-ci : la voûte céleste, le lever et le coucher du

soleil, etc., toutes affirmations qui sont fausses, ils le savent, tout le monde le sait, mais elles s'imposent à nous avec toutes les forces des traditions.

En quoi cette erreur généralisée, ayant pris les caractères d'une vérité diffère-t-elle des épisodes erronés de la vie de Théroigne de Méricourt dont les Historiens ont pendant un siècle encombré leurs écrits ?

Les phénomènes mentaux et sociaux qui lui ont donné naissance, qui l'ont répandue, qui l'ont accréditée, qui l'ont rendue inébranlable, sont identiques à ceux qui créent les légendes et les mythes. L'abandon de l'étalon or, c'est une légende à laquelle on croit dur comme roc.

Comprendra-t-on maintenant la nécessité de remonter aux phénomènes initiaux ? Si on veut dégager les invariants, les rapports profonds et généraux reliant les faits, il faut absolument embrasser, confronter, comparer tous ceux qui revêtent les mêmes caractères ? Ne pas se contenter des analogies superficielles que l'on peut faire dans une petite catégorie de faits, mais s'attacher à déceler les analogies profondes.

De là le danger des classifications de faits en sciences particulières qui établissent des barrières, des cloisons étanches, et qui empêchent les chercheurs d'avoir des horizons (1).

Cette façon d'envisager les phénomènes folkloriques par les néo-folkloristes ne leur donne-t-elle pas une valeur psycho-sociologique qui n'avait pas été vue jusqu'à ce jour ?

Vaguement pressentie peut-être par quelques folkloristes, ils eurent le tort de ne pas chercher à préciser cette orientation ni d'isoler ces caractères des faits observés par eux. C'est pourquoi, résolument nous rompons avec la tradition en usage dans le monde des folkloristes et nous orientons nettement nos recherches vers l'analyse psycho-sociologique des faits. Nous les voyons en psychologues et en sociologues et non plus seulement en historiens, sous

(1) Depuis que nous avons écrit cet article, une loi votée par le Parlement, sur l'orthographe des noms des communes, témoigne de ce même danger des classifications et de la méconnaissances des lois, bien plus puissantes de l'évolution du langage.

leur aspect passé, mort. Cela heurte les folkloristes et cela heurte aussi les psychologues et les sociologues qui jamais n'ont songé à incorporer le folklore dans le domaine qu'ils explorent.

* * *

L'ÉCLUSIER DE L'YSER,
PERSONNAGE LÉGENDAIRE.

Nous venons de voir deux exemples de *déformation* de faits réels par des adultes. L'un à extension restreinte : la Belgique ; l'autre à extension généralisée : la terre entière. La déformation de faits réels est une des caractéristiques de la légende. Évidemment ces deux exemples ne sont pas « légendaires ». Ils ont avec les légendes, comme caractère commun, la déformation l'un par amplification d'un détail, l'autre par adoption d'une erreur complète.

Un des seconds caractères des légendes, c'est la *fiction*, c'est à dire que partant d'un fait réel, s'appuyant sur lui, l'imagination échafaude sur ce support vrai un récit faux. Nous allons citer encore deux exemples qui ne sont pas « légendaires » mais qui ont avec les légendes ce caractère commun. Dans le premier exemple, la part de fiction est légère et l'essentiel du récit reste étroitement lié à la réalité.

Dans le second, presque tout est fictif, à tel point qu'il faut chercher pour y trouver la part de réalité.

Kommt der Krieg ins Land.

Dann gibt's Lügen wie Sand.

C'est un vieux proverbe allemand cité par *F. Van Langenhove* dans son livre : *Comment naît un cycle de Légendes*.

« Quand vient la guerre dans le pays, les mensonges deviennent aussi abondants que des grains de sable ».

Les adultes qui ont vécu la période de 1914 à 1918, attisant leurs souvenirs, ne trouveront pas menteur ce dicton.

Lors de la bataille de l'Yser et de la résistance héroïque des soldats belges, au moment où les eaux de la rivière furent répandues dans la plaine, la nouvelle sensationnelle se propagea dans tout le pays occupé. Les inon-

dations avaient noyé 100.000 soldats allemands, 200.000 disaient les plus enthousiastes, des corps d'armée entiers.

L'idée d'ouvrir les écluses, de tendre entre l'armée belge épuisée et l'envahisseur aux forces sans cesse renouvelées, une nappe d'eau était évidemment géniale. Or, cette idée, c'est l'éclusier de Nieuport qui l'avait eue. Cela fut dit dans tout le pays occupé. Pas un hameau, si retiré soit-il, où cette nouvelle ne pénétra. A cette providentielle intervention du brave éclusier, tout le monde crut, avec un enthousiasme délirant. On y crut pendant les quatre années que dura la guerre. Cette croyance fut un réconfort. Le pays avait ses héros. Avec de tels hommes on pouvait avoir confiance dans le résultat final du conflit.

N'y avait-il pas même quelque chose de surnaturel dans le fait qu'une si extraordinaire idée soit venue à l'esprit d'un homme si fruste, de condition si modeste ? Chaque fois que du front des Flandres des nouvelles venaient en Belgique et que les offensives réitérées à cet endroit échouaient, la pensée de tous, inlassablement, revenait au brave éclusier. Cette croyance joua donc un rôle psycho-sociologique puissant (1).

La guerre finie, il fallut bien restituer aux faits leur réalité. Des historiographes militaires s'y attachèrent, mais ils furent mal reçus. L'opinion fut résistante. Elle s'accrochait à ce qui pendant quatre années de privations et d'angoisse lui avait été si bienfaisant. Elle préférerait continuer à croire à la fiction. Ce ne fut qu'après plusieurs offensives dans la presse contre cette création de l'imagination que l'erreur fut redressée. L'est-elle bien tout à fait ? Nous n'oserions l'affirmer.

La réalité fut autre. L'idée d'inonder la West-Flandre revient à l'État-Major (2). Il fit rechercher le personnel des écluses afin qu'elles ne soient manœuvrées qu'à

(1) En Angleterre, on dit et des journaux imprimèrent que le « secret » des écluses de Nieuport n'était connu que du Roi, du Généralissime de l'armée belge et du commandant du port d'Anvers.
(Communiqué par M^{me} Fuerison).

(2) Les Français attribuent au maréchal Foch le mérite de cette idée.

bon escient et le brave éclusier, avec un courage héroïque, certes, sous le feu de l'ennemi, remplit son devoir de bon citoyen. Il a droit à la reconnaissance du pays qui la lui a bien témoignée en lui érigeant un mémorial, mais il n'en a aucun à accéder dans le Panthéon de nos héros légendaires. Qui sait cependant ce que l'avenir lui réserve !

Dans cet exemple presque tout est réel. Seule l'attribution de l'idée d'inonder le pays à l'éclusier, qui ne fut qu'un instrument, est une fiction. Mais c'est cette fiction qui, en ajoutant à la vérité un élément imaginé, sentimental, assura son succès, sa propagation rapide et lui donna sa plus grande influence morale, réconfortante. C'est l'élément inventé, celui qui donne au récit son caractère légendaire, qui l'ancre dans les esprits, qui devint le point central, l'élément dominant.

ON CHARGE A LA BAIONNETTE, C'EST-ELLE QU'ON APPELLE JEANNETTE.

Vers le mois de juillet 1915 se répandit aussi en Belgique occupée la nouvelle que les soldats belges appelaient leur baïonnette : Jeannette. Tout le monde en Belgique, à cette époque, en fut bien convaincu. Il n'y avait à cela rien d'in vraisemblable. On en fit une chanson, dont nous avons pu nous procurer un exemplaire (communiqué par M. Pellegrin, d'Op Heylisse).

Si nous en donnions ici le texte ? Il n'a guère d'originalité, mais il reposera un moment le lecteur de notre exposé plutôt aride. Il n'a rien de folklorique. Mais n'est il pas bon que ces choses se conservent ? L'air est un air d'emprunt et les paroles valent ce que valent toutes ces compositions populaires. La nécessité de faire des rimes incite à l'emploi de mots recherchés et souvent mal appropriés, et la nécessité d'avoir pour chaque vers un nombre déterminé de syllabes, impose l'obligation d'estropier les mots :

MA JEANNETTE.

(Air : *Si tu veux Marguerite*).

1^{er} COUPLLET.

On charg' à la baïonnette
C'est ell' qu'on appell' Jeannette,
Faut voir quel entrain

Quand sur le terrain
Nous nous élançons soudain.
La bataille est tragique
Mais quel élan magnifique !
Rien n' peut résister
Notre mur d'acier
A travers tout doit passer
Quand l' commandant crie : Chargez !
Chacun se met à chanter :

Refrain :

Pour le Roi, pour le Drapeau
Ma Jeannette, ma Jeannette,
Pour le Roi, pour le Drapeau,
Ma Jeannette à l'assaut !

2^{me} COUPLLET.

Lorsqu'il va dans la tranchée
Le bleu a l'âme troublée
Le baptém' du feu
Lui coll' sacrebleu
Un p'tit frisson douloureux
Mais au bout d'quelques minutes
La craint' a fait la culbute
Au lieu de trembler
Il s' met à chanter
Notre refrain endiablé
Il décharge son flingot
Et reprend fortissimo :

(*au refrain*).

3^{me} COUPLLET.

Marchant d' conquêtes en conquêtes
Pour le pays, quelle fête
Ah ! quelle émotion !
Lorsque nous r'viendrons
Parmi les acclamations
Le Roi conduisant l'armée
Cette foule exaltée
Nous tous, les soldats
Suivant notre Roi
Le front haut, marquant le pas
Et tous reprenant en cœur
Le modeste chant vainqueur :

(*au refrain*).

En 1915 cette chanson circulait donc sous le manteau et on la fredonnait en sourdine, parfois à la barbe de

l'occupant qui ne pouvait rien y voir de répréhensible. On se passait également en cachette des tas de documents plus ou moins authentiques, mais surtout fabriqués. Il fallait bien utiliser les moyens dont on disposait pour soutenir le moral de la population. Et c'est inouï combien les choses les plus fausses exerçaient mieux cette influence reconfortante que les faits les plus vrais.

Voici des extraits de documents de l'époque (6-6-1915) relatant l'entrée triomphale des Belges à Paris :

« Dans leurs yeux, une gaieté du midi, et dans leurs masses, un courage du nord, et ils chantent une de leurs chansons, intitulée : Ma Jeannette, toujours marquant le pas et nullement fatigués comme on s'attendait à les voir après tant de combats et, malgré leurs uniformes en lambeaux, leurs faces bleuies, on sent passer une force faite de grandes choses et d'héroïques sacrifices »....

« La Comédie Française, salle réputée des classiques, ouvrit ses portes et quand, le soir, Mademoiselle Jeanne Dorval, entonna, au milieu d'une salle archi-comble, recueillie, debout, la chanson de route : Ma Jeannette, et la Brabançonne un long frémissement parcourut la salle et une immense acclamation fit ébranler les voûtes. Sur les boulevards on n'entend plus que : « demandez Ma Jeannette, chanson-marche » cela se vend comme du pain et plus d'un de nos braves amis, quand vint l'heure de la rentrée avait fêté Bacchus ».

Or, il n'y a pas eu d'entrée des Belges à Paris le 6 juin 1915. C'est un mythe. C'est le 14 juillet que pour la première fois, il y eut un contingent belge à la revue organisée pour la fête nationale française. La soirée à la Comédie Française est un mythe. Jeanne Dorval ne chanta donc ni la Brabançonne, ni Ma Jeannette. Or, les textes que nous venons de citer ont bien circulé tels quels en Belgique occupée. Ce sont des documents apocryphes, soit-disant extraits du Petit Parisien du 6 juin 1915. Ce petit épisode touchant ajoutait à l'émotion de la cérémonie et en Belgique on se mit à chanter : Ma Jeannette. On monta des baïonnettes en breloques, en broches, en barrettes, en épingles de cravate. Il y en avait à toutes les vitrines, les camelots en vendaient dans les rues. Ces minuscules baïonnettes devenaient des

symboles que l'on affichait impunément. Il y en eût bientôt partout, si bien que les allemands s'émurent et en interdirent le port. Les voir reconfortait l'âme autant que d'entendre la chanson.

Or, quand en 1918 les soldats revinrent au pays, quel ne fut pas leur étonnement ! Jamais nulle part au front un soldat n'avait appelé ainsi son coupe-choux (1). Et ce fut une bien grande désillusion pour la plupart de nos compatriotes qui s'étaient attachés à cette création de l'imagination, devenue croyance collective. Et s'il fut douloureux d'y renoncer, ce ne fut pas tant parce qu'il est toujours pénible de constater que l'on s'est trompé, qu'on a été leur-ré, que de devoir abandonner, une erreur sans doute, mais qui avait eu son charme, son côté émotif, joué le rôle d'un baume et donné du cran à des âmes désemparées.

Que de faits de ce genre la guerre ne pourrait-elle nous apporter ! Tous les peuples en ont été victimes. Si les allemands ont créé tout un cycle à caractère légendaire concernant les crimes de soi disant francs tireurs belges, ne colportions-nous pas nous-mêmes en Belgique le récit d'exploits extraordinaires accomplis pas nos populations ? Par exemple, les femmes de Herstal versant des flots d'huile bouillante sur les soldats allemands, réminiscence évidente des vagues notions de l'histoire des Croisades apprises à l'école primaire ?

De la dernière guerre, nul ne saurait dire encore quels thèmes se cristalliseront dans l'esprit populaire. Le travail de tamisage se produit en ce moment à notre insu dans l'esprit public, travail lent car « il faut du temps pour que les légendes se forment » (van Gennep).

Les faits que nous venons de citer n'ont-ils pas un aspect fictif, émotif, qui en font des éléments susceptibles de s'agglutiner à des thèmes légendaires de l'avenir, de

(1) Les soldats français donnaient des noms à leur baïonnette, Rosalie et peut être aussi Jeannette, mais pas les soldats belges. Jamais cette appellation ne passa de l'armée française à l'armée belge. Nos soldats ont bien dénommé la mitrailleuse : moulin à café, et les cuisines de campagne : batteries contre avions, mais leur baïonnette n'a jamais eu de désignation spéciale. (Renseignements donnés pas le Lieutenant colonel Tasnier).

meubler des légendes concernant la guerre ? Qu'est-ce que l'esprit public retiendra ? Mystère. Nous disons bien l'esprit *public* et non *populaire*. On croit que ces constructions et cette discrimination des épisodes sont l'apanage du peuple et des gens incultes. Nul n'en est exempt. Tout événement qui frappe l'imagination, trouble l'ordre établi des sociétés humaines, bouleverse les habitudes individuelles ou collectives, rompt l'équilibre de vie, donne naissance à des formations de ce genre, des sécrétions sociales. Le trouble apporté à l'existence des gens les inquiète et les émeut, il les trouve désemparés. Leur esprit est inapte à juger rationnellement les événements, à se faire une opinion objective. Chacun est dominé par des impulsions d'ordre affectif. Les facultés intellectuelles sont débordées par les activités purement émotives et quasi inconscientes, instinctives même, absolument immaîtrisables. Ce sont elles qui imposent à tous les explications et les solutions. Les hommes les plus avertis n'y échappent pas. Ils sont emportés par tous les courants.

* * *

L'ESPRIT HUMAIN EST IL RESTÉ SUSCEPTIBLE DE CRÉATIONS LÉGENDAIRES ?

Entrons maintenant dans l'analyse approfondie du phénomène légendaire. Il faut considérer d'une part l'individu qui crée et celui qui propage. D'autre part l'événement qui suggère la légende et le milieu dans lequel se déroule cet événement.

Examinons en tout premier lieu le phénomène de création et de propagation, phénomène essentiellement psycho-sociologique et voyons si l'esprit humain est resté susceptible de créations légendaires.

Tout individu a, de l'époque et du milieu où il vit, une notion plus nette, il a des souvenirs multiples de toutes les conceptions enregistrées, tandis qu'il n'a des époques antérieures et des régions éloignées que des notions très restreintes, très vagues et très fausses.

Cette impression éprouvée par tous les hommes d'une même époque et d'une même région leur donne facilement

la conviction que le temps de leur génération et le milieu où elle a vécu sont tout à fait différents des temps révolus. Des différences, il en est certes. L'immobilité et l'uniformité absolues n'existent pas dans le monde, mais débarrassons-nous de la notion qui nous fait croire à des changements si radicaux. Il faut que le lecteur s'imprègne de cette vérité s'il cherche à comprendre clairement les considérations générales que nous voulons essayer de dégager concernant les légendes et qui s'appliquent d'ailleurs à tous les phénomènes folkloriques.

Les perceptions évoquent en l'homme des images. Il peut évoquer ses propres images et ne peut connaître celles perçues par ses aïeux. Il ne croit pas que ses aïeux en aient eues autant que lui, bien qu'en quantité l'un et l'autre en ont eu à peu près autant. Seule la variété de ces perceptions a été plus ou moins grande selon les époques ou les milieux. De sa naissance à sa mort, l'homme, par ses sens, perçoit le monde extérieur, matériel ou vivant. Ces perceptions s'enregistrent sous forme de souvenirs et la mémoire les évoque à l'occasion sous forme d'images, de représentations.

Sommes-nous maîtres de ressusciter sous forme d'images les perceptions antérieurement enregistrées ? Non. C'est notre inconscient qui souvent fait ou ne fait pas passer dans notre conscient, au moment opportun, les images, les représentations qui inspirent notre attitude, notre décision.

Nous avons donc beau être instruits ou ignorants, nous sommes soumis à la bonne volonté de notre inconscient. Notre intelligence peut juger de la qualité des souvenirs introduits dans le champ de la conscience et suivant leur valeur réelle ou la valeur qu'elle leur accorde s'en servir ou les rejeter. Combien de fois, un événement se produisant, ou bien en participant à une discussion, ne sentons-nous pas, que nous savons à ce sujet beaucoup de choses qui nous seraient bien bonnes à utiliser et qu'elles ne « nous reviennent pas à l'esprit ». Evidemment, suivant l'instruction reçue, la quantité et la valeur de nos perceptions antérieures, la qualité de notre mémoire, pouvons-nous avoir plus ou moins d'idées qui nous « viennent à l'esprit » et suivant la qualité de notre intelligence pouvons-nous les utiliser plus ou moins bien.

Lorsque les faits qui se déroulent dans notre milieu sont des faits qui se répètent fréquemment, qui appartiennent à notre vie quotidienne, qui relèvent de notre spécialité professionnelle, notre riposte est généralement appropriée et rapide à la fois, parce qu'elle est devenue habituelle et que nous avons antérieurement fait le travail intellectuel, travail de réflexion, de raisonnement et de jugement. Mais il est de règle que la première fois que nous dûmes agir dans n'importe lequel de ces domaines habituels, notre premier geste fut inadéquat. Le travail de raisonnement et de jugement ne se fit que lentement.

Quand un fait inaccoutumé se produit dans notre milieu, s'il ne nous touche pas directement, nous nous contentons, pour le juger, de l'idée toute superficielle qui nous vient aussitôt dans le champ de la conscience, ou bien nous acceptons l'idée qui en est donnée par autrui, surtout si cette idée est devenue déjà l'opinion publique. Que de faits quotidiens pour lesquels les hommes se contentent de l'interprétation qui leur en est donnée par leur journal. On est de l'avis de son journal, résultat lui-même d'un choix antérieur. On est de son parti, on est de sa classe, on est de sa profession, on est de son pays, on est de son village. Il y a là tout un faisceau de réflexes. Quand un événement inaccoutumé est perçu par notre système psychique, il peut éveiller nos activités affectives ou nos activités intellectuelles. Or, les faits que nos sens perçoivent, excitent *avant tout* nos facultés affectives. Ce sont elles tout au moins qui réagissent *toujours* les premières. C'est une sorte d'instinct vital, soustrait à l'empire de notre conscience, au contrôle de notre moi, qui est en tout premier lieu éveillé par nos sensations et par nos perceptions. Ce n'est qu'après, souvent longtemps après, que ces perceptions éveillent les réactions de nos facultés intellectuelles ou de notre raison. Parfois les facultés intellectuelles ne sont pas touchées du tout. Et il est des individus chez qui elles entrent rarement en action on n'y entrent que très peu. Quand elles le sont, c'est si faiblement que, le plus souvent, l'action de la raison reste dominée par l'action affective.

Sans doute, l'humanité s'étant rendu compte que les seules connaissances précises qu'elle a acquises de son univers, c'est à la raison qu'elle les doit, entoure-t-elle cette

faculté d'une vénération particulière et s'est-elle exagérée considérablement ses interventions réelles dans la vie courante. L'homme croit ses actes inspirés par sa raison alors que la part d'intervention de cette dernière est très réduite.

Intervient-elle plus aujourd'hui que dans le passé ? Peut-être, mais pas tellement davantage qu'on se l'imagine. Chaque génération a l'avantage de bénéficier de l'effort accumulé par toutes les générations antérieures et de jouir ainsi aisément d'un acquis ancestral ; mais chaque génération comparée à la précédente ne fournit guère dans son ensemble un effort intellectuel tellement plus considérable et ses facultés individuelles ne sont somme toute pour ainsi dire pas différentes. L'homme du XX^e siècle n'est pas plus intelligent que l'homme de n'importe quel siècle antérieur ; il est peut être un peu plus instruit car il acquiert, de beaucoup de phénomènes, des notions plus exactes qu'il doit aux générations précédentes. D'autre part, ne nous leurrions pas, il y a beaucoup de choses que nous interprétons autrement que nos ancêtres, croyant ces interprétations meilleures, alors que rien ne prouve qu'elles le sont. Chaque génération se croit en progrès considérable sur la précédente, alors que ses conceptions sont simplement autres et ne valent ni plus ni moins.

Il n'y a donc pas de différence essentielle dans la façon dont les hommes de jadis se comportèrent mentalement à l'égard de leur milieu ambiant et notre manière à nous de nous comporter.

Un événement se produit. Qu'il soit insignifiant ou d'une exceptionnelle gravité, peu importe, le mécanisme psychique mis en action est le même. Seule son intensité varie. Nous sommes plus au moins touchés, plus ou moins émus, tenus à un effort de réflexion plus ou moins fort ; mais le fait est perçu, il provoque d'abord une réaction émotive, spontanée et inconsciente et ensuite une réaction intellectuelle, lente et réfléchie. Chez les uns, chez la plupart dirons-nous, nous oserions même dire chez tous, quand un fait grave se produit, la réaction d'ordre affectif domine la réaction intellectuelle longtemps. Dans la grande foule la réaction affective reste toujours la réaction dominante.

L'évènement est donc interprété sans objectivité, sans sang-froid, sans raison. Les explications sont dépourvues de toute logique rationnelle, les idées que l'on associe sont disparates ; elles sont le produit de l'imagination fantaisiste et non de l'observation réfléchie.

L'opinion qui s'élabore à propos et autour de cet évènement est un mélange invraisemblable de réalité et de fantaisie, un mélange à la fois historique et légendaire. Il devient impossible en présence de l'unanimité de l'opinion de départager ce qui est historique de ce qui est légendaire. Les historiens spécialisés ne savent pas davantage eux-mêmes dans les faits contemporains, faire cette discrimination. Les historiens pas plus que les autres hommes ne peuvent d'ailleurs s'abstraire des exigences impératives de leur milieu et, en supposant, ce qui n'est pas vraisemblable, qu'il leur soit possible de se montrer absolument objectifs, ils ne pourraient écrire quoique ce soit sans tenir compte des intérêts et des opinions dominantes de leur pays, de leur parti, de leur classe, etc.

L'historien est condamné à ne rien dire des événements dont il est le témoin, ou il doit se résigner à les travestir pour se soumettre à la conscience sociale de son groupe. Pris dans le groupe, englobé par lui, il en partage d'ailleurs les idées à un point tel que de parfaite bonne foi il accepte comme vérité ce qui n'est qu'une erreur généralisée (voir l'exemple précédent de l'étalon or).

Toute légende ancienne trouve ses origines lointaines dans un événement quelconque qui frappa l'esprit des contemporains, tout comme les événements contemporains frappent notre esprit. Cet événement est constitué de tout un groupe de faits vrais, expliqués et interprétés par les mécanismes psychologiques précédemment exposés, c'est à dire sous des apparences, des analogies superficielles et mal jugées. Chacun de ces faits donne lieu à des associations d'idées fantaisistes et non à des explications rationnelles, à des amplifications de certains détails, comme nous en avons rencontrées dans la vie de Théroigne de Méricourt, comme nous en avons vues chez des enfants, comme nous en avons empruntées chez des adultes contemporains et non à des observations objectives et proportionnées de la réalité.

Tout événement sitôt produit est déformé. La déformation est l'œuvre inconsciente de plusieurs individus. Elle se propage, s'amplifie. Le récit que l'on fait de l'évènement varie de jour en jour, de place en place. Les documents de l'époque eux-mêmes enregistrent comme des vérités ces récits fantaisistes. Puis les années s'écoulant, les générations se succédant, les déviations deviennent plus considérables, des emprunts sont faits à des légendes différentes, des thèmes étrangers viennent s'imbriquer dans le récit ; les conteurs n'hésitent pas à opérer des décallages énormes dans le temps. Ils fusionnent par exemple en un même récit, comme si les événements avaient été concomitants, les martyres des comtes d'Égmont et de Hornes et celui d'Anneessens. Nous avons été témoins de cette confusion.

Jusqu'au moment où l'invraisemblance n'est pas telle qu'elle heurte le sens commun, les gens instruits, les historiens eux-mêmes sont victimes de ces déformations. Nous en avons eu l'exemple avec Théroigne de Méricourt. Inévitablement la légende et l'histoire se sépareront. Un tamisage se produira dans les interprétations données aux faits qui constituent l'évènement. Une cristallisation de la légende se fera. Mais c'est là l'œuvre de plusieurs générations. Tout ce que nous englobons dans le Légendaire de l'Humanité concerne des événements vieux de plusieurs siècles. Pour les événements récents, c'est à dire de moins d'un siècle, la cristallisation n'est pas faite. Elle continue à se faire lentement sous nos yeux, sans que nous nous en apercevions. C'est à peine si, pour la Révolution française, pour Napoléon, la séparation de ce qui est vrai de ce qui est fictif, commence à se produire. Tous les ouvrages des historiens de cette époque entremêlent inconsciemment le vrai et le faux. L'analyse scientifique des faits commence seulement à se faire. Le travail de G. Laport en est un exemple.

Les folkloristes n'étudient généralement que les Légendes cristallisées se rapportant à des événements vieux, très vieux ; des événements pour lesquels, le recul étant suffisant, le départ a été fait entre ce qui est vrai (ou ce que l'on croit vrai) et ce qui est inventé.

Ils se sont tellement habitués à ne considérer comme légendes que ces cristallisations, qu'ils font de la transmission de génération à génération une des caractéristiques des légendes. Ils excluent ainsi de leur champ d'observation la naissance même de la légende, la période de formation première, les mécanismes psychiques et sociologiques primaires. Ils décollent la légende, répétons-le, de l'événement qui la produisit et des activités humaines du début. Quoi d'étonnant dès lors qu'ils nous disent : il n'y a plus de légendes, il n'y a plus de folklore.

La conception néo-folklorique, qui envisage tous les faits folkloriques sous leur aspect psycho-sociologique et analyse l'aspect humain, vivant, du problème, observé dans la réalité, et non plus seulement son aspect documentaire, qui n'est qu'un des aspects du problème, conduit au contraire à la constatation que le folklore est éternel et le restera. Avec le recul du passé, nos descendants, qui auront d'autres conceptions, apercevront dans toutes nos conceptions à nous : politiques, professionnelles, artistiques, religieuses, dans toute notre vie sociale, les éléments folkloriques et les dégageront. Ils feront pour nous ce que nous faisons pour nos prédécesseurs. Nous sommes incapables de faire ce triage pour les faits de notre temps. L'observation des faits contemporains, par l'analyse psycho-sociologique, pourra seule permettre un jour à une génération de s'observer elle-même. Et les résultats de cette observation, les conclusions que l'on en tirera, soustrairont peut-être notre vie sociale à l'empirisme auquel elle est encore entièrement soumise.

L'ÉLÉMENT TRADITIONNEL DANS LA LÉGENDE.

Nous croyons donc que le caractère traditionnel d'un fait n'est pas le caractère essentiel qui puisse être considéré comme distinctif des manifestations folkloriques. Sans doute le mécanisme de la tradition est-il très important à étudier dans ces faits. Sans doute aussi les faits traditionnels ont-ils une importance énorme dans notre vie sociale, une importance que l'on n'a pas assez vue jusqu'à présent. Facteur de cohésion, les traditions, si on devait les en

arracher, provoqueraient des troubles sérieux dans les milieux sociaux. Elles leur donnent de la stabilité et coordonnent les actions des individus. Il est des groupements humains qui se désagrègeraient si on leur enlevait leurs traditions. Parmi elles, les fictions et les mythes sont inclus. Mais les créations folkloriques sont, à leur début, soustraites à la tradition. Où commence la tradition ? Quand il y a transmission d'une génération à l'autre ? Où commence une génération ? Les générations ne sont-elles pas entremêlées ? Ces distinctions sont arbitraires et dangereuses. La transmission se produit des adultes aux jeunes, vivant ensemble dans un même milieu, à une même époque. Est-ce là que serait le début de la tradition ? Alors la transmission entre adultes d'un même milieu ne relèverait pas de la tradition ? La transmission des adultes d'un milieu aux adultes d'un autre milieu ne serait pas non plus traditionnelle ? Seule serait intéressante à étudier la transmission dans le temps et la transmission simultanée en surface, dans l'espace, ne le serait plus ? Ce phénomène cesserait d'être utile à étudier par les folkloristes ? En quoi une transmission diffère-t-elle de l'autre ? Les mécanismes psycho-sociologiques sont les mêmes que pour la transmission entre générations et ils ont l'avantage d'être proches du fait naissant. Pense-t-on qu'il soit plus utile, plus scientifique, d'étudier par exemple la transmission de la légende du Cheval Bayard avec toutes ses transformations successives et le mécanisme de ces transmissions et transformations que d'étudier les activités mentales et sociales qui déforment et propagent des explications de faits contemporains comme la légende de l'éclusier de l'Yser, l'histoire de la baïonnette de nos soldats ou la croyance à l'abandon de l'étalon-or ? Tous faits vécus ayant tous les caractères des faits légendaires, avec la transmission en surface, la transmission dans le temps également puisque ces légendes ont eu une durée, puisque les enfants y ont crus comme les parents, mais auxquels ne manque que la transmission dite traditionnelle, c'est à dire pendant un temps vaguement indéterminé. Et nous ne savons pas si réellement leur durée ne sera pas telle que ces faits s'agrègeront à des cycles légendaires de l'avenir. S'ils s'y accrochent un jour, nos descendants qui voudront les étudier auront pour les

expliquer et les comprendre les difficultés que nous avons à reconstituer l'évolution des vieilles légendes. Ils nous reprocheront, avec raison, notre manque d'esprit scientifique pour ne pas avoir saisi à leur naissance les manifestations folkloriques en formation, issues des événements de notre temps.

La conception néo-folklorique étend considérablement le champ d'action du folklore. Non pas qu'il empiète sur des sciences voisines, mais cette extension se produit en profondeur ; des profondeurs telles qu'elles vont retrouver, dans l'humus social et mental, des couches communes à des phénomènes appartenant à d'autres sciences. N'est-ce pas l'indice que l'on s'achemine vers des généralisations ?

La genèse, l'évolution, l'effritement des croyances, des légendes, des rites, des conceptions, de toutes les manifestations folkloriques, sont les conséquences d'activités mentales et sociales qui constituent le phénomène essentiel. Pour dégager les lois de ces phénomènes, utilisons les données historiques, développons nos recherches historiques le plus possible. Nous n'en diminuons en rien l'importance. Tout ce qui nous a été transmis du passé sous forme de rites, de superstitions, de légendes, de pratiques diverses, appartient aux pensers sociaux constitués au cours d'innombrables siècles, reflets de conceptions millénaires parfois qui nous dominent toujours et exercent leur influence dans toutes nos activités actuelles, contribuant à la détermination de nos actes. Mais quand nous étudions le passé de ces conceptions anciennes que ce ne soit pas avec la seule préoccupation d'en retrouver l'origine, la filiation des formes ou des thèmes, mais avec le désir de retrouver des reflets des concepts logiques de nos aïeux et de leurs états d'esprit.

Ces considérations nous mènent naturellement à cette conclusion, c'est que rien ne nous permet de dire que l'homme ne crée plus de légendes. Pour qu'il en fut ainsi, il faudrait nous dire : il n'en crée plus parce que l'anatomie, la physiologie de son cerveau, ses aptitudes mentales ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient hier. Il s'est produit dans le cerveau de l'homme une transformation radicale. Elle s'est produite à cette date là, et la der-

nière légende qu'il avait créée fut celle-là. Le jour où l'on nous montrera cela, nous dirons : hélas, la légende est morte ! En attendant nous préférons croire à la pérennité de l'esprit humain.

* * *

LE MILIEU CONTEMPORAIN
PEUT IL ENCORE INSPIRER
LES CRÉATIONS LÉGENDAIRES ?

Il nous reste à voir si les conditions ambiantes ont changé à un point tel que rien ne s'y produira plus qui soit de nature à provoquer des créations légendaires.

Le milieu physique d'abord a-t-il tant changé ? Nous ne pensons pas qu'il se soit produit dans le ciel des modifications telles qu'on puisse dire qu'il est autre aujourd'hui que du temps de la plus ancienne humanité. Une constatation analogue peut être faite concernant le sol de notre planète, la végétation qui la couvre et les animaux qui y vivent. Nos perceptions de cet Univers sont donc essentiellement les mêmes. Mais les connaissances que nous en avons sont autres. Et voilà enfin où nous attendaient ceux qui clament : les légendes se meurent, le folklore disparaît. Nous avons un esprit logique que n'avaient pas nos aïeux ; nous avons des connaissances rationnelles qui entravent la création d'un folklore nouveau.

C'est une idée erronée, inspirée de la notion du progrès qui fausse toutes nos études psycho-sociologiques. Dès l'antiquité la plus reculée, les hommes avaient du ciel des connaissances très exactes, et de par leur genre de vie, ces connaissances étaient répandues dans les masses plus que ne le sont les connaissances actuelles. A quoi se réduisent à notre époque les connaissances des hommes de la rue en astronomie ? Avec notre division du travail social, ils n'ont plus besoin de les connaître.

L'humanité a, dans ce domaine, des connaissances plus précises, certes : mais elles n'ont pas apparu du jour au lendemain. La connaissance s'est créée lentement. Quel est le moment à partir duquel elle est devenue suffisamment précise pour qu'il soit devenu impossible à l'homme de créer à ce sujet des légendes ? Nous considérons comme

« légendes » les récits inspirés des états anciens de la connaissance, parce qu'elles jurent avec nos connaissances actuelles. Mais il fut un temps où ces « légendes » parfaitement équilibrées avec les conceptions de l'époque n'apparaissaient pas comme des « légendes ». Elles étaient alors le reflet de la réalité telle que la voyaient, telle que l'expliquaient les contemporains. Leur vie sociale était organisée d'après cette conception qu'ils se faisaient de l'Univers. Ils échafaudèrent des systèmes religieux, moraux, artistiques, littéraires, juridiques, politiques inspirés de cette conception. Toutes leurs cérémonies, fêtes, coutumes, symboles, etc., étaient inspirés par ces systèmes de croyances et de connaissances. C'est tellement vrai que nous ne pouvons pas étudier l'histoire de ces peuples anciens sans accorder à ces manifestations dites par nous folkloriques, une importance de tout premier ordre. Or, pour les contemporains, nos bons aïeux, qui vécurent sous le régime de ces systèmes, qui y furent soumis, ils apparaissaient comme d'incontestables Vérités, d'indiscutables réalités, le summum de la perfection et du progrès. Rien dans ces systèmes ne leur semblait incohérent, invraisemblable, grotesque et sans doute avaient-ils déjà des systèmes plus anciens qui, par contraste avec les leurs, méritaient l'épithète de « folkloriques ». N'en est-il pas de même de nos jours ? Nous ne pouvons pas avoir la présomption de nous imaginer que nous soyons arrivés à un état de connaissance parfaite, que nous détenions la vérité absolue. Nous possédons peut être de notre Univers un tant soit peu plus de vérité, mais nos descendants, dans un nombre indéterminable d'années ou de siècles, quand ils auront du monde un tant soit peu plus de connaissance exacte, nous jugeront comme nous jugeons nos prédécesseurs. Aussi est-il fort présomptueux de notre part, de croire qu'il n'y a pas dans toutes nos conceptions, dans tous nos systèmes d'idées ou de croyances, dans toutes nos Institutions sociales de quoi bien amuser nos heureux descendants. Nous leur préparons bien de la matière à rire à nos dépens. Mais cette matière nous sommes incapables de nous en occuper. Nous ne la voyons pas. Elle dépasse généralement nos possibilités intellectuelles. Et là même où nous croirions apercevoir un manque d'harmonie entre nos

connaissances positives et notre organisation sociale ou nos mœurs, nul ne pourrait s'y arrêter sans voir aussitôt se dresser contre lui la foule innombrable de ceux qui trouvent encore tout bien ainsi.

Ces considérations faites en partant de l'observation de l'Univers, nous pouvons les étendre à tous les phénomènes faisant l'objet d'observations scientifiques. Nulle part nous ne rencontrerions un domaine duquel nous puissions dire que nous possédons l'exactitude. Avec le temps, toutes les conceptions changent et de-ci de-là, se précisent un peu : mais nous ne rencontrons rien qui ait à un point tel bouleversé notre milieu ambiant ou la connaissance que nous en avons, que nous soyons autorisés à croire à un changement radical de nos réactions mentales. L'imagination fantaisiste, sans que nous nous en rendions compte, continue à suppléer à notre manque de précision et là où en toute bonne foi nous croyons expliquer rationnellement des phénomènes, expliquer logiquement des faits, nous avons recours à des fictions, des créations de notre esprit aussi insatiable d'explications qu'incapable de dégager les causes.

Si, insensiblement, l'humanité pénètre dans l'intimité des phénomènes, si elle améliore la rigueur de sa logique et rationalise toujours davantage ses systèmes de connaissances, il n'y a rien, absolument rien dans cette évolution, insignifiante toujours par rapport à l'absolu, qui permette de croire à une disparition des créations folkloriques et par conséquent des créations légendaires qui en sont un des aspects. Ni le milieu ni l'homme n'ont changé à ce point.

L'EXTENSION DE L'INSTRUCTION ENTRAÎNE-ELLE LES FORMATIONS LÉGENDAIRES ?

Mais, dira-t-on, les hommes d'aujourd'hui sont plus instruits que ceux d'hier, ils savent lire, ils vivent d'une vie moins localisée. Le journal, le livre, le cinéma, la téléphonie sans fil, sont à leur disposition. Ils en usent. Ils ont tout au moins de la Terre où ils habitent et des peuples qui se la partagent, une connaissance plus grande que jadis.

Ils vont à l'école. Ils y apprennent l'histoire, la géographie, des rudiments des sciences. Autant de facteurs qui enlèvent toute possibilité aux créations légendaires.

Et pourquoi ? Autant de procédés, pensons-nous, qui multiplient les possibilités de créations légendaires. Ils apportent à l'homme une quantité infiniment plus grande d'éléments sur lesquels leur imagination peut travailler. Aussi le caractère des créations légendaires se modifiera. Comme il s'est d'ailleurs toujours modifié au cours des temps. Croit-on que les légendes du passé, qui sont venues jusqu'à nous, n'ont pas dû pour se perpétuer ainsi, subir de continuelles transformations ? Toute légende qui ne pouvait s'assouplir aux conceptions successives des générations, disparut dans l'oubli. Que de légendes n'ont pas été ainsi perdues ! Nous en exhumons parfois et elles nous aident à pénétrer dans la mentalité de peuples disparus, à comprendre leurs Institutions et les inscriptions de leurs monuments. C'est même ce qui leur donne une importance sociologique considérable, bien que nous soyons souvent enclins, dans ce cas, à vouloir retrouver en elles des répliques de nos Institutions et de nos propres conceptions.

La légende a comme toutes les créations humaines été soumise à des transformations constantes. Nous avons forgé de nouveaux mots pour désigner les objets nouveaux que nous créons. Nous avons changé le sens des mots pour l'assouplir aux variations de nos conceptions. Nous avons aussi laissé se perdre des mots devenus inutiles. Il en fut exactement de même des légendes ; nous en avons perdues qui ne répondaient plus en rien à nos conceptions ; nous en avons transformées pour les adapter à nos manières de penser ; nous en créons en utilisant les procédés nouveaux de réalisation mis à notre disposition, et nous en créerons toujours, malgré toutes nos inventions et nos découvertes tant que le cerveau de l'homme restera le cerveau de l'homme.

Si nous admettons encore que les animaux parlent dans les contes au moyen desquels nous amusons nos enfants, ou dans les fables au moyen desquelles nous leur inculquons des préceptes moraux, c'est que nous utilisons encore pour nos petits des procédés qui eurent jadis leur utilité même pour les adultes. En bas âge les enfants croient encore à la réalité de ces fictions, mais les adultes

n'y croiraient plus. Ils ont d'autres fictions. Ils adaptent par exemple cette faculté imaginative à des objets nouveaux, que ne connaissaient pas nos aïeux, et qu'ils ont eux maintenant sous les yeux.

M. Bodrero, professeur à l'Université de Padoue, nous disait qu'un jour, en chemin de fer, un mécanicien lui avait raconté de véritables légendes concernant les locomotives, attribuant à ces dernières des dispositions de caractère et des instincts propres aux animaux.

Quand les éléments du milieu changent, l'homme par des processus mentaux restés identiques, modifie le matériel sur lequel son esprit travaille. Quand, pendant la guerre, circula dans le pays la nouvelle que les femmes de Herstal versèrent des étages des maisons des flots d'huile bouillante sur les envahisseurs, le public utilisait, en les transposant, du passé au présent et de Jérusalem à Herstal, des notions de l'histoire des croisades apprises à l'école. Le cinéma, de même, met à la disposition du public des éléments susceptibles de transpositions et d'amplifications. Une femme du peuple, le lendemain d'une séance cinématographique à laquelle elle avait assisté, nous a raconté le sujet du film dans lequel il y avait un petit roi, un enfant d'une huitaine d'années et elle concluait : « il paraît que c'est arrivé cette histoire là... il n'y a pas bien longtemps... dans un pays dont je ne sais plus le nom.... Comment donc ? La Roumanie je crois ». Utilisant un fait réel, le règne éphémère du petit prince Michel, elle le transposait à une œuvre d'imagination. Regardons la vie autour de nous et nous constaterons la perpétuité de tout ce qui fut l'apanage mental de l'homme, les modifications n'étant que dans les formes de ses créations. C'est pourquoi aussi nous ne devons pas attacher seulement notre esprit d'observation aux formes de ses créations mais à la recherche explicative des facteurs créateurs, éternels ceux-là. Le monde de la raison et le monde de l'imagination donnent à l'activité mentale de l'homme l'aspect d'un dualisme fonctionnel. Les connaissances acquises par la raison peuvent même fournir un aliment à l'imagination fantaisiste. Nos aïeux d'ailleurs utilisèrent comme nous leurs connaissances rationnelles, — car ils n'en furent jamais dépourvus totalement — pour l'élaboration de leurs fictions. Raison

et imagination travaillent simultanément par des procédés différents. Parfois elles s'aident, parfois elles s'isolent. Quand elles s'aident, c'est une invention, quand elles s'isolent, c'est une fiction.

Sans doute la diffusion des imprimés et la capacité de lire entravent-elles la *propagation* des légendes. Mais pas les créations. Il est plus difficile aux mythes de contaminer toute une population, de se développer, de se systématiser, de se cristalliser. Un récit imaginé, brodé sur un événement vrai est vite arrêté par un démenti. Quoi qu'il arrive souvent que les imprimés propagent eux-mêmes, volontairement ou non, les fictions, elles se heurtent cependant à un scepticisme plus grand, une crédulité moins vive que jadis. Il y a une sélection plus rapide et plus sévère qui s'opère. Mais nous devons distinguer entre les petits événements, les menus faits quotidiens et les grands bouleversements, les cataclysmes qui renversent les organisations sociales établies. Jadis comme aujourd'hui combien d'épisodes peu importants de la vie de nos ancêtres n'ont ils pas donné naissance à des légendes dont la vie fut aussi éphémère, sans lendemain, sans transmission traditionnelle ? L'humanité n'en a pas conservé le souvenir et il est rare que les documents les aient enregistrés. Nous avons eu l'occasion de signaler dans cette revue le cas d'une légende religieuse arrêtée dans son développement par une autorité militaire (voir *Folklore Brabançon*, 10^e année, p. 440, M. Peuteman : *Une dévotion éphémère en Brabant*, 1705). Nous y renvoyons nos lecteurs. Si la troupe au sein de laquelle cette dévotion avait pris naissance était restée cantonnée sur place assez longtemps pour que la transmission se fasse de l'armée occupante à la population indigène, ou si le crucifix avait été laissé sur place elle se fut peut-être conservée. Nous avons là en tout cas l'exemple d'un arrêt brusque d'une légende religieuse qui avait pris corps. Malgré toutes nos découvertes, nos inventions, les perfectionnements de notre technique, le développement de l'instruction, des fictions de ce genre resteront toujours inévitables et elles revêtent incontestablement les caractères mentaux et sociaux des créations légendaires.

Pour les événements graves, ceux qui heurtent toute une population, il faut du temps pour que le triage s'opère

entre les multiples épisodes. Il en est qui se perdent, il en est qui survivent. Ceux-là sont appelés à subir les lois de l'évolution des légendes ; il faut laisser le temps aux déformations de se produire, aux amplifications de se développer, aux emprunts à d'autres légendes de se faire. Toutes ces manipulations sont livrées au travail mental et à la transmission orale. Mais dès que la légende a pris corps, elle est cueillie par des écrivains qui l'incorporent à des romans, qui en confectionnent des nouvelles, par des studios qui les interprètent dans des films, par des auteurs dramatiques qui les montent en spectacles théâtraux. L'homme utilise autrement le matériel. Les fins restent les mêmes : distraire, émouvoir, moraliser ; mais les moyens changent. On ne récite plus les légendes à la veillée pour passer le temps, on ne les raconte plus guère aux enfants pour les instruire ou les éduquer.

On utilise les moyens techniques dont on dispose, le livre, le magazine, le journal illustré, le théâtre, le film. Ce sont là les instruments dont jouissent les hommes d'aujourd'hui pour se distraire et s'instruire. Combien n'y a-t-il pas de films d'imagination qui dans l'avenir, passeront peut-être aux yeux de nos descendants pour des réalités, des faits vécus !

On nous dira, nous n'en doutons pas, que les créations légendaires contemporaines perdent ainsi leur caractère folklorique. Absolument pas. A nos yeux, oui. Avec l'idée imparfaite que nous nous faisons du folklore, oui. Mais quand nos descendants auront trouvé des moyens radicalement différents des nôtres pour propager leurs créations à eux ; quand ils jugeront nos activités avec le recul du passé, ils les jugeront comme nous jugeons celles de nos prédécesseurs. S'imagine-t-on que dans mille ans, tout ce que nous considérons comme l'expression d'un progrès immense et dont nous sommes si fiers, n'apparaîtra pas aux yeux de nos successeurs comme des enfantillages de tardigrades et des curiosités de musées, devant lesquelles ils s'esclafferont ?

LES LIMITES A L'IMAGINATION CRÉATRICE.

Si nos procédés de réalisations légendaires multiplient les occasions de création, apportent à l'esprit imaginaire de

l'homme un matériel autre, plus varié, il impose aussi des limites différentes à l'imagination créatrice. Celle-ci est forcément contenue par la représentation que l'homme se fait de la nature ambiante, des événements qui s'y déroulent et dont il est le spectateur. A son début toute fiction répond à une perception réelle de l'entourage immédiat de l'individu. Son imagination ne peut interpréter cette perception qu'en fonction des conceptions qui meublent son intellect ou qui sont emmagasinées dans son souvenir. Or, ces conceptions changent avec le temps et elle revêtent un caractère social. On a les conceptions de son époque et de son milieu social. On se conforme aux conceptions de ce milieu, on est contenu, bridé par lui et ce conformisme dicte impérieusement des limites à l'invraisemblance de la création légendaire.

Ce qui est invraisemblable pour un temps ne l'est pas pour un autre. Nous n'accordons la valeur d'une légende à une création qu'à partir du moment où elle apparaît invraisemblable. Nous ne l'étudions qu'alors. Nous ne la considérons qu'alors comme folklorique. Nous la qualifions de « survivance ». Les caractères des légendes se modifient avec les conceptions dominantes. Il est certain que la plupart des thèmes qui étaient acceptés par nos aïeux et revêtaient à leurs yeux l'aspect de réalités ne seraient plus reçus par nos contemporains. Leur réceptivité s'est transformée. Celle de nos descendants de même sera autre que la nôtre. C'est pourquoi aussi il faut du temps pour que les légendes se forment, pourquoi nous ne discernons pas les fictions de notre temps ; elles sont considérées par nous tous comme des réalités. Seuls nos descendants les verront apparaître quand leur réceptivité à eux sera autre.

* * *

PAS NÉCESSAIRE DE RÉUSSIR
POUR PERSÉVÉRER.

Réunissant enfin les données générales résultant de l'exposé que nous venons de faire, nous dirons :

1° Le cerveau de l'homme n'étant pas autre aujourd'hui qu'hier, il fonctionne actuellement comme jadis. S'il avait une propension dans le passé à créer des fictions, à

imaginer des explications, il ne peut agir autrement à notre époque et tout permet de prévoir qu'il en sera de même encore dans l'avenir.

2° Le milieu ambiant est resté le même. Les seuls changements sont ceux qui lui ont été apportés par l'homme lui-même au cours de la lente appropriation qu'il en a faite. Ils ne sont pas de nature à annihiler les créations légendaires ; ils transforment aujourd'hui comme dans le passé les procédés de réalisation. Le grand malheur est que l'homme, tandis que d'une part il considère le passé avec un certain mépris, l'orgueil d'un parvenu, pense et agit d'autre part comme si demain n'existait pas, comme si l'avenir ne devait pas répéter à notre égard ce que chaque génération fait à l'égard de celles qui l'ont précédée. Ses raisonnements « scientifiques », quand il s'agit de l'analyse de faits ayant l'homme comme objet, sont faussés par ces deux manières de procéder.

3° L'imagination créatrice de l'homme dans le domaine des fictions, est contenue entre des limites qui varient dans le temps selon les conceptions de ses contemporains, le conformisme social de son milieu. C'est le côté spécifiquement sociologique du problème. Le milieu social dans lequel vivent l'inventeur de la fiction et les propagateurs est un ensemble coordonné, qui ne se maintient que par l'adoption de systèmes communs d'idées, dont la plupart sont héritées. Le créateur de fictions est empêtré dans le lacs d'habitudes, d'usages, de rites, de formules, de conceptions appropriées à toutes les activités qui entretiennent la vie sociale de son groupe et assurent sa continuité.

Ces constatations générales donnent au phénomène légendaire un aspect psycho-sociologique. Les légendes doivent cesser d'être regardées comme des curiosités de Musées, des « objets » archéologiques. Ce n'est pas la légende en elle-même qui est intéressante : c'est l'activité mentale dont elle n'est que l'expression, et son rôle dans la vie sociale.

Nous ne pouvons pas concevoir que la psychologie d'une part, la sociologie d'autre part, travaillent sans incorporer à leur matériel d'observation les faits folkloriques. Nous ne pouvons pas concevoir que les folkloristes dans l'observation de leurs faits ne s'attachent pas en ordre principal, à dégager les éléments psycho-sociologiques.

Qui oserait contester le caractère psychologique de la fiction ? Comment méconnaître son rôle, tantôt utile, tantôt désastreux dans la vie sociale ? Comment dès lors exclure de l'analyse psychologique et sociologique, la légende qui en est une des formes ?

Oserions-nous espérer que les folkloristes, auxquels nous nous adressons surtout, le comprendront un jour ? Ne verront-ils pas bientôt que l'analyse des faits vus de ce point de vue contient en germe une psychologie nouvelle fondée non sur des abstractions mais sur des réalités concrètes ? Ne verront-ils pas qu'une observation poussée dans cette voie pourrait donner la clef des mécanismes sociaux ? C'est quand on le comprendra que les faits folkloriques apparaîtront comme de la plus haute importance. Ils sont *éternels* et *universels* parce qu'ils répondent à des besoins mentaux des hommes, aux activités mentales qui créent et ordonnent la vie sociale. Ils ne sont pas spécifiquement latins ou germaniques ou nordiques ou slaves ; ils sont humains ; on les rencontre partout où il y a eu, où il y a, où il y aura des hommes. C'est une sorte d'humus naturel.

Nous ne nous lasserons de le répéter, dussions-nous rester incompris. L'esprit concentré sur cette orientation, avec l'ardent désir de la préciser, nous ressentons la jouissance passionnée du chercheur devant qui s'ouvrent des horizons nouveaux et infinis. Que nos lecteurs nous excusent d'essayer si souvent de leur faire partager notre passion. Y réussissons-nous ? Faut-il l'espérer ? Qu'importe ? Nous faisons nôtre cette illustre pensée de Guillaume le Taciturne : *Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.*

ALBERT MARINUS.

2013

Menus Faits.

Le singe du Grand Garde à Mons. — Si vous passez par Mons, ne manquez pas de caresser le *Singe du Grand Garde*.

Diter bien : *du Grand Garde*, sinon le geste est vain.

On ne sait d'où vient ce vieux singe de fer, ni depuis quand il est fixé à la façade de l'hôtel de ville, qui remonte au XV^e siècle.



Plusieurs hypothèses ont été émises. C'est un chef d'œuvre de maîtrise, dit-on ?

Une enseigne d'hôtellerie ?

De fait, il y eut depuis les temps les plus reculés, un « hostel du Singe » en la rue de Nimy toute proche.

Un pilori d'enfants ?

Il est possible qu'il ait servi à cet usage, car il faisait pendant au « guersillon », et les archives judiciaires constatent que souvent des enfants étaient « pour leurs méfaits, mis à la vergoigne ».

Les adultes étaient mis à la honte au guersillon, espèce de cangue. Peut-être le singe a-t-il servi de pilori, mais je ne pense pas qu'il ait été conçu et placé pour servir de pilori.

J'ai beaucoup fouillé les archives locales : jamais je n'ai trouvé la moindre trace de ce singe. Il fut un temps où les singeries étaient à la mode.

Et qu'on me le pardonne, mais il me semble que les singes aiment bien les hôtels de ville ! Le très beau Manuel d'archéologie française d'Enlart (2^e partie, I, p. 181 et 325) mentionne l'Hôtel aux singes, à Dijon, l'hôtel de ville.

En Allemagne, à Stadthagen (Schaumburg Lippe), l'hôtel de ville porte aussi un singe sculpté en relief dans la pierre.

Mais d'où viennent la vertu du Singe et le rite des caresses ?

Du mystère de son origine et du procédé si général du contact ?

La croyance populaire attribue volontiers des pouvoirs à tout ce qui est mystérieux.

De Saint Guigolet au dolmen breton, la « transmission des pouvoirs » se fait par le même système.

Notre Singe, tout malin qu'il est, n'a en rien innové.

Mais il est le sujet d'une constatation intéressante.

Le folklore est une science nouvelle : son développement est prodigieux.

La bizarrerie du terme n'est pas, je crois, étrangère à son succès.

Quoi qu'il en soit, les expositions de folklore se succèdent, les traditions sont recherchées, notées, publiées. Des fêtes, des cortèges les font revivre, sympathiques.

Plus la science et l'industrie changent la face du monde, plus le cœur des hommes s'attache aux anciennes coutumes.

Sous la bannière du folklore, elles prennent un regain de vitalité. Ce sont ces éléments psychologiques qui ont fait le succès de la caresse au Singe.

Caressez le Singe, ça porte bonheur !

Le geste est si gentil, et il peut faire tant de joie.

Pourquoi ne pas le faire ?

Des succès d'artistes, d'heureuses amours sont des preuves convaincantes !

Notre Singe n'est pas un guérisseur : nul à l'approcher n'avoue une maladie.

On peut le caresser en plein jour : car qui n'aspire au bonheur ?

Caressez le Singe !

PAUL HEUPGEN

Se marier en mai. — M^l C. C. van de Graft, de Utrecht, nous prie de demander à nos lecteurs s'il existe en Belgique une croyance faste ou néfaste concernant les mariages contractés en mai. De Cock, cité par Schrijnen dit qu'en Belgique on ne veut pas se marier en mai. En Hollande c'est le contraire. Toutes les servantes qui veulent se marier quittent leur service en mai.

Les lecteurs des diverses régions du pays qui peuvent donner des précisions à ce sujet sont invités à nous les communiquer.

Le Jeu du drapeau. — En ce qui concerne les « Djouweus d'drapès » dont parle le Folklore Brabançon, 11^e année, p. 345, je vous informe que la procession de la s. Pierre, à Warsage, est précédée de trois drapeaux de soie (dont 2 triangulaires) qui, à chaque reposoir, font « le salut au drapeau ». Jadis les joueurs de drapeaux formaient une compagnie dont la capitainerie se trouvait à Aubin-Neufchâteau. Là les candidats devaient subir une épreuve d'adresse, juchés sur le côté plat d'un tonneau. Munis d'un drapeau triangulaire, à long manche terminé par une lourde sphère de plomb, ils devaient lancer l'oriflamme en l'air, le reprendre, le faire passer sous une jambe, le faire tourner autour de la ceinture, sans jamais lâcher le drapeau et sans pouvoir descendre de leur tonneau.

Celui qui avait réussi l'épreuve était sacré joueur de drapeau. Actuellement la capitainerie n'existe plus. Les porteurs exécutent le salut banal, mais les bannières qu'ils portent sont très anciennes. J'en ai déjà parlé dans mon *Calendrier du Folklore Wallon*, paru chez de Tavernier, (Anvers) en 1920.

R. DE WARSAGE.

Le coq enrubanné. — Un usage analogue à celui signalé à Gouy-le-Piéton (v. Folklore Brabançon, 11^e année, p. 342) existe également à Léau. Lors de la restauration de la tour en 1927 nous y avons vu le même cérémonial.

JOSEPH PEETERMANS.

Le Mariage sous la Potence. — Je pense qu'il vous sera agréable de connaître un *texte italien du commencement du XVI^e siècle*, qui se rapporte au « mariage sous la potence ». (Folklore Brabançon, 7^e année, p. 115, 8^e année, p. 393).

Se trouve dans le *Cortegiano de Baldassar Castiglione*, t. II, LXXVI.

« Essendo alonso carillo alla corte di Spagna, ed avendo commesso alenni errori giovenili, per comandamento del re pu posto in prigione, e quivi lasciato una notte. Il di seguente ne pu tratto, e così venendo a palasso la mattina, ginuse della sala dove eran molti cavalieri e dame ; e ridendosi di questa sua prigionia, disse la signora Boadilla : Signor alonso, a me molto pesava di questa vostra disavventura, perchè tutti quelli che vi conoscono pensavano che 'l re dovesse parvi impicare. — Allora alonso subito

— Signora, disse, io aucoi ebbi gran paura di questo, pur aveva speranta che voi mi di mandaste per marito, — Vedete come questo è acuto ed ingenioso ; perchè *in Spagna, come aucoi in molli altri lochi, usanta è* che quando si mena uno *alle porche*, se nua mere-trice publica l'addimanda per marito, *donasegli la vita* ».

Etant à la, cour d'Espagne et ayant commis quelques erreurs de jeunesse, par l'ordre du Roi, je fus conduit en prison et y passai une nuit. Le jour suivant, je fus libéré et me rendant le matin au Palais, j'arrivais dans la salle où se trouvaient nombre de cavaliers et de dames. Me plaisantant sur mon emprisonnement, la signorina Boadilla me dit : « Seigneur, votre mésaventure m'a fait de la peine parce que tous ceux qui vous connaissent pensaient que le Roi vous ferait pendre ».

— « Signorina, dis-je, j'ai eu grand peur, en effet, cependant j'avais espéré que vous me prendriez pour mari ».

Car, voyez comme cela est ingénieux et subtil ; en Espagne, ainsi que en plusieurs autres lieux, l'usage veut que lorsque un homme est conduit à la potence, si une courtisane le prend comme mari, elle lui donne la vie.

Cette anecdote se racontait donc en Italie un siècle avant l'édition du *Plaisant Bocage* indiquée par notre collaborateur. Je me rappelle avoir lu de semblables anecdotes en anglais au sujet de vieilles coutumes anglaises ; je ne saurais pas les repérer de suite ; mais il se peut bien qu'elles me reviennent sous la main au cours de mon travail, et je n'oublierai pas de vous transmettre l'indication.

A. BERNARDY.
(Florence).

L'Épreuve de la Coupe. — Le *Folklore Brabançon* a publié des articles de M. Van Weddingen sur les anciennes gildes et Chambres de Rhétorique de Diest. A cette occasion il a signalé à ses lecteurs les cérémonies des Gildes et la bière spéciale dite *gilden-bier* que l'on fabrique encore à cette occasion.

M. L. Ooms, dans le Bulletin du « Touring Club » d'avril 1932, sous la rubrique « Folklore Campinois » signale à son tour, la coutume.

L'admission d'un nouveau membre donne lieu à une cérémonie spéciale, le candidat introduit dans la salle est reçu par le président, qui lui présente une coupe en argent remplie de *gilden-bier*, qu'il doit absorber d'un trait la jambe droite levée.

Cette épreuve de la coupe est un vieil usage germanique et slave. M. Debaille, conservateur du Musée archéologique de Charleroi, fait remarquer à ses élèves que dans les collections de verres de l'époque franque on n'en trouve pas un seul qu'il soit possible d'assoir sur un pied, car le fond se termine en pointe ; il fallait vider la coupe d'un seul coup, comme dans les « à fond ! » (au commandement) de l'Université de Louvain et des universités allemandes. Dans le roman « De Voetbranders », d'August Snieders,

le héros de quinze ans qui veut s'enrôler dans les troupes hollandaises doit vider d'un seul trait, pour être considéré comme un « homme » par ses compagnons, une pinte d'alcool dans laquelle on a vidé le contenu d'une poire à poudre pour corser la liqueur. Et dans un récit bien connu de la littérature russe « Assambleia », on lit que celui qui avait fait un pas de clerc dans les bals de l'Empereur de Russie devait vider la Coupe du Grand Aigle (1), après quoi il était tellement chargé qu'il ne lui restait plus qu'à s'en aller, en titubant, plein comme une outre. (Dans tout cela, nous rejoignons d'une part l'idée qui présidait aux *ordalies*, et de l'autre l'*enton-nate par l'eau* dans les supplices judiciaires de la Renaissance).

ALPHONSE DE MARNEFFE.

Jeux d'enfants avec de la laine. — M. Pospisil, du Musée de Brno en Tchéco-Slovaquie, consacré à l'ethnographie et au Folklore de Moravie, nous demande de lui dire comment ou nomme en Belgique, tant en Flandre qu'en Wallonie, tant en français qu'en flamand ou en wallon ou en tout dialecte quel qu'il soit les travaux



que font les enfants en guise de jeu au moyen de laine ou ficelles, travaux dans le genre de celui que reproduit l'illustration ci-contre. Elle nous montre une petite moravienne à l'ouvrage.

(1) koubok bolchavo orla. — Pierre le Grand aimait à assister à ces exécutions, qui faisaient dans le bal un entr'acte bachique. La coupe, énorme, était remplie de malvoisie.

Dans son pays, nous dit-il, dans toutes les écoles les élèves s'amuse à faire des figures de ce genre.

En Angleterre ces travaux s'appellent : strig figures, cats cradles ; en France : la scie ; en Allemagne : abnemen, abhebespilital ; en Italie : ginco confili.

Nous pouvons déjà dire qu'à Namur ces travaux sont appelés par les fillettes : galette, barrière.

En Belgique les gamines font aussi des « saucisses » au moyen de laine qu'elles entremêlent méthodiquement en la faisant passer à travers une bobine au sommet de laquelle quatre clous ont été plantés.

Afin de satisfaire à la demande de notre collègue de Moravie, nous prions nos lecteurs de nous signaler les noms donnés par les enfants de leur région à des travaux similaires.

D'jean Lariguette. — On demande des renseignements sur Djean Lariguette, personnage légendaire bien connu en Wallonie.

Présages et Remèdes populaires. — Les observations ci-dessous serviront de complément aux ouvrages *La Médecine Populaire*, de P. Hermant et Denis Boomans et *Omina ou Les présages* de P. Hermant.

Observations faites à Bruxelles. — Lorsque deux personnes se lavent les mains dans la même eau, l'une d'elles fait le geste de cracher et cela afin d'éviter les disputes entre elles.

Porter un bracelet en liane des Indes neerlandaises protège contre les rhumatismes.

De la colophane mêlée à de la graisse de cheval guérit les rhumatismes.

Il en est de même d'une décoction de feuilles de lilas.

Pour guérir les verrues on fait mariner des morceaux de viande de bœuf dans du vinaigre pendant un jour. On prend un morceau de cette viande et on l'applique sur la verrue au moyen d'un linge, avant de se coucher, et on l'y laisse jusqu'au matin.

Pour guérir la faiblesse des pieds on les enveloppe de toile bleue.

Contre la fièvre lente on porte sur soi, en un sachet de flanelle, ayant la forme d'un cœur, neuf grains de camphre et l'on fait une neuvaine ; un des grains disparaît chaque jour et au neuvième jour le malade est guéri.

On guérit les furoncles en y appliquant du foie cru de raie.

Contre les hémorroïdes on prend un bain de siège au charbon de bois (Neder-over-Heembeek). Pour guérir les maux d'yeux on y applique une feuille de géranium.

Contre la jaunisse, boire du jus de carottes. A noter que l'emploi de la carotte contre l'ictère est redevenu un remède officiel.

Contre la prostatite, s'envelopper l'organe sexuel de feuilles de poireaux.

Un moyen abortif qui s'est répandu récemment dans les milieux populaires est de s'introduire dans la matrice des bouts d'allumettes. Inutile de dire que ce procédé a donné lieu à de graves accidents.

Pour guérir les rhumatismes, dormir en tenant dans les deux mains, une pomme de terre.

Pour les personnes grosses qui ont des plaies aux jointures, porter du sel dans la poche.

P. HERMANT.

Poireaux : L'application des poireaux sur les organes sexuels ou sur le nombril est préconisé pour les rétentions d'urine.

Lait additionné de jus de citron, en injections contre les fleurs blanches.

Œuf : On vide un œuf dans une poêle à frire. On y plonge un tisonnier rougi au feu et le patient mange ce plat pour faire disparaître les crampes intestinales.

Urine : les pieds endoloris sont plongés dans l'urine fraîche du matin pour se préserver des engelures ou pour les guérir.

Grenouille : pour se guérir d'un doigt blanc, on plonge celui-ci dans la bouche d'une grenouille.

Soufre : le soufre mis en macération dans du genièvre est préconisé contre les maladies du foie. (à remarquer que le soufre ne cède rien au genièvre).

Certaines herbes, telle que l'absinthe et la centaurée en macération dans du genièvre, sont employées comme vermifuges, alors qu'elles sont stomachiques ; on en prend un petit verre pour tuer le ver.

Racine de bryone : employée comme ci-dessus pour faire disparaître le brûlant. Remède dangereux.

Une femme indisposée ne peut changer de chemise durant la durée du malaise.

J. CAVENAILLE.

L'ail. — L'ail s'emploie en médecine populaire pour diverses affections. Principalement

A) Pour maux de têtes, névralgies faciales :

Mode opératoire : 1. Hâcher une gousse d'ail. 2. sur le pouls (poignet, face interne). 3. l'fixer par une

toile et maintenir 20 minutes. Effet : douloureux, mais efficace. Cause : diminution de tension artérielle.

B) *Contre les Foulures.*

Mode opératoire : 1. Idem, qu'en A. Effet : Efface à l'instant le mal. Diminue en un jour la contusion. Cause : Dérivatif. Vésicatoire à effet lent.

EM. DESTROOPER.

Remèdes populaires de Strombeek-Bever.

Cors au pieds : 1) appliquer une lamelle de jus de réglisse noire ; la laisser une semaine. Prendre un bain de pieds. Nouvelle application durant une semaine, arracher l'emplâtre, et le cor, dit-on, y adhère avec sa racine.

Anthrax. Application d'une figue coupée en deux.

Douleurs dans les jambes ou les bras (sans blessure). Bain de purin.

Inflammation des yeux. Un petit morceau de bifsteck cru (une lamelle de 4 à 5 cm. sur 2 ou 3 m/m suffit), derrière chaque oreille et le mal disparaît au bout de 2 ou 3 jours.

Croyance populaire. Un jeune enfant atteint de bronchite chronique sera malade jusqu'à l'âge de 7 ans, alors l'affection cessera subitement.

F. SMITS.

Remède employé récemment à Baisy-Thy pour faire percer un abcès de la gorge et qui a parfaitement réussi!!!

J'ignore s'il ne figure déjà dans la nomenclature de la médecine populaire publiée par votre revue.

« Prendre un nid d'hirondelles, le faire tremper dans de la fange et de la bouse de vache. Triturer le tout et l'appliquer sur l'abcès après l'avoir enduit de vinaigre. Le remède est souverain!! et l'abcès ne tarde pas à percer ».

C'est un véritable remède de cheval pour lequel il est d'usage courant d'utiliser l'argile trempée dans du vinaigre, notamment pour guérir une claudication.

EDOUARD BRUNARD.

Reliure du XVI^e siècle. — J'ai acquis récemment une de ces reliures estampées du XVI^e siècle (1500-1520) qui deviennent des plus rares. C'est le plat détaché (à deux compartiments similaires)

dont ci-joint un croquis. Elle représente *St. François recevant les stigmates*. Dans l'encadrement, on lit en lettres gothiques :

// SIGNASTI DNE // SERVVM TVVM
FRANCIS // // REDEMPTIONIS TVE //

et au dessus de St. François dans un listel :

// FRANCISCE // PARA TE // AD CRUCE (M)



En feuilletant le compte rendu en 2 vol. chez Van Oest de l'Exposition de l'art flamand d'Anvers en 1930, je vois qu'une reliure pareille, avec le même motif aussi deux fois répété, y a figuré provenant de Louvain (une reproduction se trouve dans les planches hors texte). Même texte dans la banderolle au dessus du saint : *Frâncisce / pare te / ad cruce //*. Mais le texte de l'encadrement y est différent.

Abbé GASTON.



Bibliographie.

ARTHUR GOROVEI. — *Descantecele Romanilor. Studiu de folklor.* — Bucarest, 1931, in 8, p. 423. — Coll. de l'Académie roumaine.

M. Gorovei, le folkloriste bien connu par ses importants et nombreux travaux sur le folklore roumain, un des plus riches de l'Europe, vient de publier son dernier ouvrage sur les incantations chez les Roumains (« Descantecele »).

Ce livre, édité par l'Académie roumaine, traite des incantations et des exorcismes et nous présente une riche collection de formules d'incantation, aussi curieuses qu'intéressantes.

Les vieilles pratiques de sorcellerie ont survécu à la pénétration des idées modernes ; elles subsistent encore, atténuées, dans l'Europe entière : ce sont de très anciens héritages que la superstition et la croyance populaires abandonnent avec regret. Le traitement de nombreuses affections à l'aide de formules spéciales, détenues par des femmes expertes, est encore pratiqué dans certaines régions.

Les formules d'incantation portent généralement en pays roumain le nom de « vraja » (d'où : vrajitor = sorcier), ou de « farmec » (charme), et leur emploi peut être constaté dans différentes parties de la Roumanie, souvent sans changement.

L'auteur a fait, dans la première partie de son ouvrage, un excellent historique de la question. Les chapitres qu'il consacre à cette étude traitent successivement de : — la croyance à l'existence du diable ; la peur du diable auteur de maladies ; de l'exorcisme ; des sorciers ; des incantations chez les peuples actuels. — Enfin, dans le chapitre spécialement intéressant qui traite des incantations roumaines, nous trouvons :

La définition de l'incantation ; — ceux qui la pratiquent ; — en quelle occasion ; — par quels moyens ; — la maladie.

Très instructives encore les formes sous lesquelles se font les incantations. L'auteur les groupe ainsi : — Prière ; — ordre direct ; — ordre direct sous menaces ; — ordre indirect ; — indication ; — malédiction ; — comparaison ; — gradation ; — énumération ; — dialogue ; — formule magique ; — récit. — Chacune de ces modalités est illustrée d'exemples. Le dernier chapitre traite des formules finales.

La seconde partie contient une riche collection d'environ 2000 formules, applicables à plus de 200 affections, maladies, divers cas susceptibles d'incantation. Bien entendu, pour la plupart, ces formules présentent une forme archaïque. Elles ont ceci

de caractéristique encore qu'on les retrouve répandues sur tout le territoire de la Roumanie actuelle, preuve de leur popularité, sinon de leur efficacité...

Voici, puisées dans cette collection, quelques formules d'incantation.

Contre le *mauvais-œil* (de-ochi) : — Va-t-en mauvais-œil d'entre les yeux, car la chèvre noire te rejoindra et t'éventrera de ses cornes et te jettera au loin dans le désert et par dessus la mer. Que tu y périsses comme la journée d'hier.

Un autre : — Va-t-en mauvais-œil d'entre les yeux, noir comme le corbeau, rapide comme le feu, que X. soit débarrassé et clair ainsi que Dieu l'a fait, comme la rosée du soleil, comme la sainte journée d'aujourd'hui... etc.

Douleurs, point de côté : — Dieu a envoyé neuf hommes avec neuf arcs et neuf traits. Là où ils ont touché, ils ont coupé la douleur. Que le point de côté sorte du cœur de X., de son foie, de ses poumons, de tout son corps. Comme la rosée fond au soleil, comme l'écume sur la mer, ainsi fonde le mal et se répandent les douleurs comme les semences sur le champ, etc.

Contre la *pluie* : Va-t-en pluie vagabonde, car le saint soleil te trouvera et te coupera les jambes avec une paille, avec un maillet, avec l'épée de Michel.

Taie sur l'œil : — Où vas-tu, fille blanche au blanc balai ? — Je vais à l'église blanche. — Que faire à l'église blanche ? — Balayer la taie, la rougeur et les élancements de X., qu'il demeure net et clair comme l'or purifié.

Pleurs d'enfant : « Mère des champs ! (une mauvaise fée). Tu as un enfant et j'ai un enfant. Le mien pleure continuellement, le tien ne pleure pas. A partir de ce soir que le tien pleure, que le mien se taise ».

Points, douleurs : — « Va-t-en, bœuf rouge ; si tu donnes un coup de corne, je t'en donne cinq. Un grand homme rouge est parti avec de grands bœufs rouges et une charrue rouge pour labourer du blé rouge. Faucille rouge il alla acheter, et mit l'épi en bas et la racine en l'air, pour que de X. toutes les douleurs sortent, etc. »

Amour : — « Ceinture, ma petite ceinture, va chez celui qui m'est destiné, où que tu le trouves, frappe-le d'un fouet de feu, renverse-le par terre et envoie-le moi, pour que je puisse rêver de lui et le voir réellement ».

L'étude de M. Gorovei est une contribution précieuse pour le folklore européen, que l'auteur a d'ailleurs enrichi de nombreux ouvrages. Pendant trente cinq ans M. Gorovei a d'autre part, dirigé et publié la revue « Sezatoarea » (« La Veillée »). Ce serait plus que suffisant pour bien mériter de la science du folklore et avoir droit à la reconnaissance de tous ceux que la tradition intéresse encore

BARON LECA.

M. J. VAN DEN WEGHE. — *Uit de Geschiedenis van Lot*. (Hal, 1932).

La jolie monographie de Lot ou Laut que vient d'écrire M. Van den Weghe est un modèle du genre. Il est vraiment étonnant que de l'histoire d'un hameau on ait pu faire une œuvre aussi attrayante. Il a fallu pour y arriver la douce philosophie d'un sage dont le sentiment poétique reste quelque peu sceptique devant le pseudo-progrès contemporain ; il a fallu surtout ce sens profond des petites choses et une connaissance intime de la psychologie des gens de l'endroit. Non seulement l'ouvrage est agréable à lire mais a un grand intérêt folklorique ; M. Van den Weghe a recueilli ce qui pouvait intéresser notre science et il y a appliqué sa grande érudition historique.

En somme ce livre est l'œuvre d'un artiste et d'un savant.

P. H.

JOSEPH MEYERS. — *Studien zur Siedlungsgeschichte Luxemburgs*. Édité par la Luxemburgischen Sprachgesellschaft. Très belle étude sur la colonisation et les migrations des peuples dans le Grand-Duché ; travail fait avec un esprit scientifique rigoureux et très précieux pour l'histoire de la région. L'auteur commence par étudier le milieu géographique et le climat ; il recueille les données de l'archéologie et de l'histoire et enfin il fait une étude très complète de la toponymie. 19 cartes illustrent l'ouvrage.

C'est en somme une œuvre de réel mérite.

P. H.

Dans le *Bulletin du Comité du Folklore Champenois*, n° 8, juin 1932, on lit une intéressante étude de MM. Hechemann et Fecart sur l'écorçage du chêne en Ardenne, il y a cent ans. (Vallées de la Meuse et de la Semois). Les auteurs nous parlent de la technique de l'opération et de l'outillage, des rondes qui accompagnaient et scandaient le travail et des huttes occupées par les ouvriers pendant la saison où ils se consacraient à cette besogne